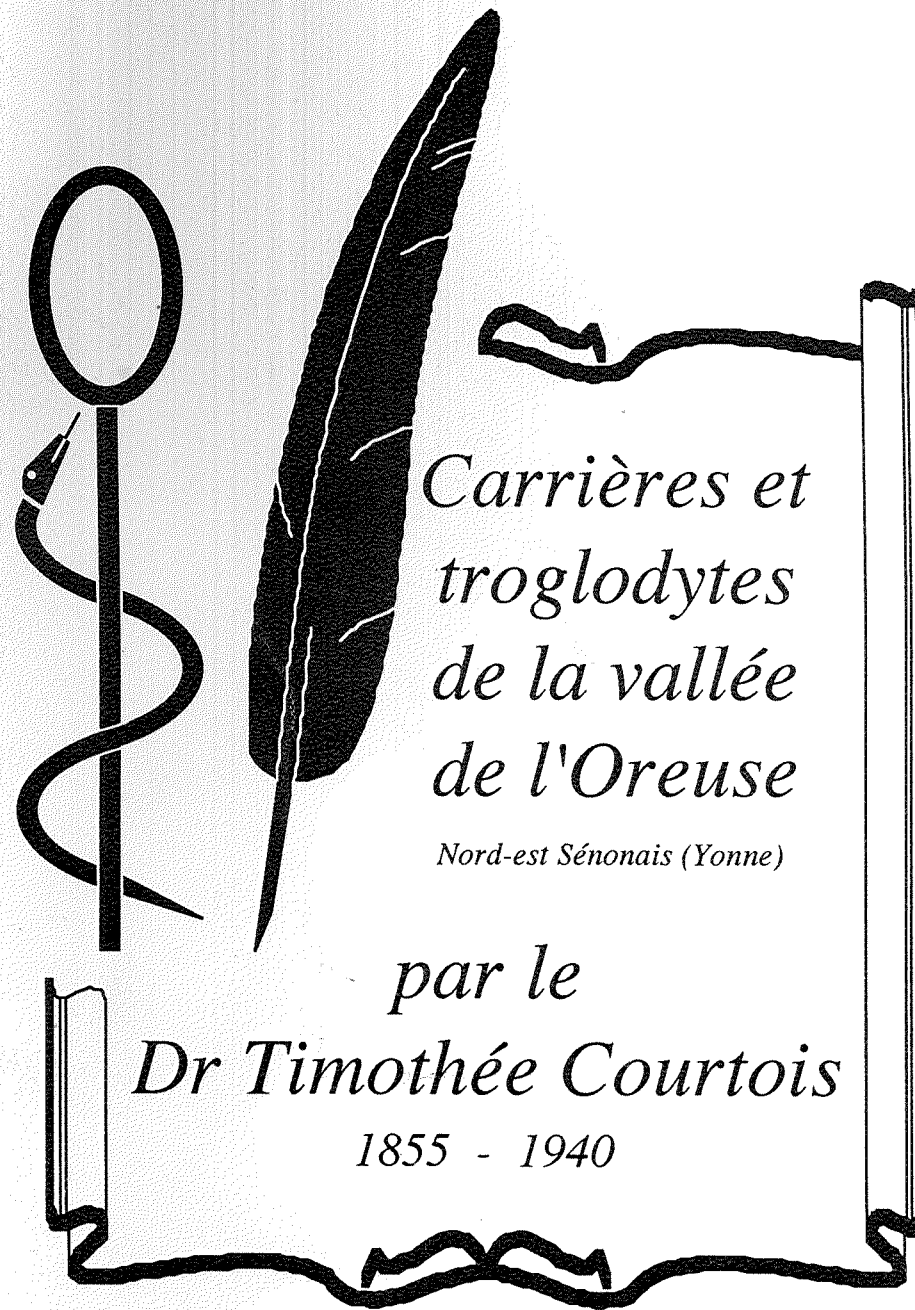


Brochure composée sur ordinateur par M. Raymond Lapôte,  
et éditée en juin 1993 par l'Association des amis  
de la chapelle de Villeneuve-aux-Riches-Hommes.

Achévé d'imprimer à Saint-Julien-du-Sault  
sur les presses des Ets Fostier, le 10 juin 1993.



*Carrières et  
troglodytes  
de la vallée  
de l'Oreuse*

*Nord-est Sénonais (Yonne)*

*par le  
Dr Timothée Courtois  
1855 - 1940*

## PRÉFACE

*de Raymond LAPÔTRE,  
compositeur de cette brochure.*

Le travail qui suit est l'œuvre du Docteur Timothée COURTOIS dont l'une des filles, madame Hélène MAIRE, exhuma, de ses archives de famille, le manuscrit qui me permet aujourd'hui de vous faire connaître ce qu'était, à la fin du siècle dernier, la vie des troglodytes de la vallée de l'Oreuse. Cette étude, effectuée entre 1890 et 1900, est d'autant plus passionnante qu'elle est le fruit de l'observation faite par un œil contemporain à ce mode de vie, aujourd'hui disparu, et traduite par la talentueuse plume d'un médecin de campagne qui, de par ses fonctions, était amené à côtoyer ces habitants des cavernes.

Le Docteur COURTOIS était donc très certainement la seule personne à bien connaître ce sujet, et a su nous l'exposer au mieux.

Tel un peintre qui revient cent fois sur sa toile parce qu'il ne la trouve jamais achevée, notre narrateur rédigea une première nouvelle qu'il reprit maintes et maintes fois, la balafrant de surcharges, afin de parfaire son œuvre (la lecture du manuscrit en est devenue assez pénible comme il est possible d'en juger en pages 4 et 5). Pour plus de clarté, il recopia donc ce premier jet en y ajoutant une foule de petits détails talentueusement mijotés. Mais, là encore, n'étant toujours pas satisfait, au cours des semaines, des mois et même des années, il "re-surchargea" ses lignes qu'il mit enfin au net pour la troisième fois. C'est ce dernier "tableau" que je vous invite à découvrir.

- Juin 1993 -

Cette réédition est dédiée à Madame Hélène MAIRE  
décédée quelques semaines après la première édition de cette brochure  
en 1977.

Etant profondément convaincu que le Docteur COURTOIS souhaitait vivement faire connaître son récit, je vous le présente aujourd'hui. Sa situation professionnelle ne lui permettait pas de le publier à cause de croquis d'une trop cruelle vérité, et parfois sans indulgence, qui le jalonnent et ne lui auraient certes pas fait que des amis, tant chez les troglodytes, bien sûr, que parmi la population car, encore à cette époque, les villages n'étaient pour ainsi dire constitués que d'une grande famille... de "cousins".

L'érudition du Docteur se situait bien au-dessus de la moyenne, son récit s'en trouve truffé de subtiles comparaisons. Pour une rapide compréhension du texte et vous permettre d'apprécier le charme et la précision de certains passages de cet ouvrage, j'ai composé un modeste lexique-appendice (pp. 59 à 68) que je vous invite à consulter toutes les fois qu'un point d'interrogation germera au-dessus de votre tête. (A chaque petit indice chiffré correspond, dans le lexique-appendice, une brève explication du mot ou de la phrase repéré.)

L'étude du Docteur COURTOIS s'étend des pages 15 à 55 et y est fidèlement transcrite. Tout ce qui précède et suit ce "tableau" fait office de "cadre", tout comme pour une toile de maître, afin de le présenter (préface), le situer (biographie de son auteur), le délimiter (carte de la région en page 57) et le mettre en valeur (lexique-appendice avec photographies anciennes).

R.L. - 1977 -

---

Les deux pages suivantes reproduisent quelques lignes manuscrites de la première version rédigée par le Docteur COURTOIS. On y trouve aussi des notes relatives à sa profession, un portrait (sans doute celui d'un troglodyte), et le croquis du ravin de Fleurigny, qu'il dut exécuter de mémoire car ce logis n'eut jamais de fenêtre.

P.S.  
Les phrases de ces reproductions (première version de l'étude) ne sont pas totalement identiques à celles de la troisième version, la plus achevée, que je vous présente des pages 15 à 55 de cette brochure.

Pailly  
 maître J. de Serres  
 18 vint. - pinguet 30p. Ser.  
 29 mars vint  
 27 nov. voy. (Serres) Soud. Gaudry.  
 28 mars. voy.

M. Breois.  
 Courtois  
 Soyus  
 Nouveau-Habités.



13  
 10. Les troglodytes, Grapillards

leur histoire et singe. Deux pauvres gens incapables de rien faire et revenait chargée, combien! de victuailles de toute sorte. Sa poignée était extrêmement pesante, cependant elle se laissa forcer que de vive force. Son travail usant portait au bout de quelques jours un cheveu pour cent. C'était par un de ces jours où les vents du nord soufflent avec violence et où la neige tombe en pluie de la hauteur de la caverne. Une petite que l'on s'aperçoit infiltrée dans la craie sous jacente se fondait et se projetait au rayon de la lampe. Elle se projetait perpendiculairement la craie de la route de l'habitat. Dans la pauvre femme se trouvait un point de sortie que l'on s'aperçoit s'effaçait d'un instant de l'autre. Le combat le fait matériel de la mort peu, on ne peut pas dire qu'il ait été déterminé. Les cols, les vêtements, les chaussures, les vêtements de la mort, les vêtements de la mort, les vêtements de la mort.

à l'exercice on se débrouille  
 par le fait d'un  
 être. Etajent  
 à leurs heures  
 après avoir fait  
 tout ce qu'ils  
 ils furent mis à  
 l'école. L'indigène  
 le mot papillards  
 la meurtre de la  
 si bien qu'après  
 les matras hors  
 la caverne de la  
 un mille près  
 compagnie d'un  
 et porte, avec  
 qu'aurait de la  
 pleait de coller  
 des choses  
 si on ne le  
 mes les corps  
 et l'empêcher  
 de se faire

à l'exercice on se débrouille  
 par le fait d'un  
 être. Etajent  
 à leurs heures  
 après avoir fait  
 tout ce qu'ils  
 ils furent mis à  
 l'école. L'indigène  
 le mot papillards  
 la meurtre de la  
 si bien qu'après  
 les matras hors  
 la caverne de la  
 un mille près  
 compagnie d'un  
 et porte, avec  
 qu'aurait de la  
 pleait de coller  
 des choses  
 si on ne le  
 mes les corps  
 et l'empêcher  
 de se faire



Les hôte du Ras  
 famille de gens perve  
 créatures. Du côté  
 des démarches de la  
 font qu'on se débrouille  
 la grandefille, et  
 sa mère arrivée, a toujours  
 vacciner, et j'ai vu un  
 à flot par la suite de personnes  
 paraît capable de s'occuper  
 d'autre chose que de son  
 plaisir. L'infirmité de la volonté  
 lui fait son jour d'habiter  
 dans un ravin, grâce aux soins  
 quelques vicieux de la  
 de voir, sans cela il n'y avait  
 se fussent très embarrassés  
 La vieille mère se débrouille  
 comment sans vêtements dans la neige.  
 Dans ce ravin toutefois on aperçoit  
 fleurs comme quelques roses et  
 comme la main de soliel brant  
 rarement dans le ravin. Les  
 et projetent l'eau pendant  
 à la localité qui emportent  
 mais est quand par exemple  
 l'été. Joue malgré son rôle de



Docteur Timothée COURTOIS

- 1855 - 1940 -

## NOTES BIOGRAPHIQUES SUR LE DOCTEUR TIMOTHÉE COURTOIS

*par Madame Hélène Gilbert MAIRE  
1905 - 1977  
l'une des filles du Docteur COURTOIS*

Théophile Timothée Courtois est né le 20 janvier 1855 à Mauny, hameau de Saint-Maurice-aux-Riches-Hommes, Yonne.

Ses parents, Nicolas Marie Courtois et Sophie Désirée Bruslé, tous deux agriculteurs d'origine protestante, eurent, sous le Second Empire, à lutter pour garder leur foi. Quand leur premier né mourut, la sépulture "en terre sainte" fut refusée, son père creusa sa tombe au bord d'un de ses champs.

Après des études primaires au village, Timothée (ce fut le prénom préféré, abrégé en Oncle Tim par ses neveux) fut élève au lycée de Sens pendant que son frère Paul continuait l'exploitation du modeste domaine. L'aînée de ses sœurs, Olympe, se maria avec Monsieur Venence Barry, instituteur à Michery; la plus jeune, Esther, fit ses études de sage-femme à Paris et exerça ce dur métier à Vinneuf sous le nom de madame Favry.

Faire des études de médecine comme étudiant libre aurait été une charge trop lourde, aussi mon père décida-t-il de faire son service militaire dans le service de santé de l'Armée. Pendant cinq ans, il fut infirmier à l'Hôpital du Gros-Caillou à Paris tout en suivant les cours de l'Ecole de Médecine et en faisant les stages exigés dans les divers hôpitaux. En 1880, il prépara l'externat à l'Hôpital Beaujon, sous la

direction de Messieurs Tillaux chirurgien et Gombault médecin, en 1881 Aux Enfants Malades sous la direction de Monsieur Archambault et passa le concours et présenta sa thèse en cette même année 1881.

Cette thèse présidée par le Professeur Bouchardat (un compatriote) avait pour titre "De la diphtérie et son traitement par la Policarpine". La lecture des observations sur lesquelles est basée cette étude montre l'étendue du fléau que constituait à l'époque le "croup", autre nom de cette maladie infectieuse qui terrorisait les familles. On devine aussi les tâtonnements qui furent nécessaires à la médecine et à la chimie pour la combattre efficacement.

A Paris, le Docteur Courtois eut comme camarade d'étude et de service militaire Monsieur Blandin qui devint pharmacien à Sens et resta son ami.

Lui-même s'installa à Thorigny comme docteur en médecine pharmacien, dans la maison de l'Allée-des-Tilleuls (sise au n°3 de la Promenade-du-Nord) qui fut achetée le 12 décembre 1882. Son prédécesseur, le Docteur Colomb, l'initia aux difficultés du métier.

Il avait épousé Mademoiselle Jenny Tourneur le 4 janvier 1884 à Thorigny. Ils eurent le malheur de perdre trois jeunes bébés dont un fils Paul qui vécut 7 mois et demi, et Charles Timothée quelques jours. Plus tard, en 1887 et 1889, ils eurent deux filles : Jeanne qui épousa le Docteur Toulouse et mourut en 1968, et Louise qui vit aux Etats-Unis.

Le Docteur faisait ses visites à cheval. Pendant un rude hiver (1884 ?), son cheval et lui firent la désagréable rencontre d'un loup dans les bois de Voisines. Ensuite, il visita ses malades en cabriolet et à bicyclette, à pneus pleins, puis à pneumatiques. Pendant ses voyages solitaires et peu confortables, je crois qu'il ne s'est jamais ennuyé. En dehors de ses préoccupations médicales, qui faisaient que sa pensée suivait ses malades sérieux même à la maison, il avait dans sa mémoire tout son acquis d'humaniste qu'il ne cessait d'augmenter. Il aimait la musique que sa femme cultivait en artiste, et possédait un sens inné de la nature qu'il savait aussi observer en savant.

Pendant plusieurs années, entraîné par son ami, M. Edouard Gillot vétérinaire, il fit partie du conseil municipal de Thorigny. Mais il n'avait rien d'un politicien et, assez vite, il renonça à ce genre d'honneur. Il préférait s'occuper de l'Ecole, de l'Assistance Publique et de la Société de Secours Mutuel.

En juillet 1898, sa femme lui fut enlevée par un cancer. Bien des années après, il évoquait le rêve qu'il avait fait le soir du jour où le fatal diagnostic ne fit plus de doute : "J'étais, me confiait-il, au bord d'un lac, une petite barque fragile quittait le rivage et disparaissait lentement, lentement, me laissant impuissant à la secourir."

On imagine le désarroi de ce médecin de 43 ans et de ses deux filles (11 et 9 ans). Heureusement, la maison avait deux fidèles serviteurs : Madeleine la nourrice de Louise, et Bernard à qui incombaient les soins du cheval.

Des amis et des pasteurs se consultèrent et bientôt une jeune fille vint tenir le rôle de gouvernante. C'était Léonie Sommer, une jeune Strasbourgeoise que son pasteur, M. Hœpfner, présentait comme intelligente, instruite et courageuse. Elle appartenait à une famille de six enfants dont la plus jeune venait de mourir peu après la mort du chef de famille. Sa mère, surmontant courageusement ses deux deuils, continua la fabrication et le commerce des bagages avec l'aide de son fils aîné. De son côté Léonie voulait aussi contribuer au sauvetage de la famille. Elle se destinait à l'enseignement et voulait perfectionner son français qu'elle ne pratiquait qu'en cachette par la force des choses : depuis la fin de la guerre de 1870, l'Alsace était province allemande. Ce ne fut pas de gaieté de cœur qu'elle quitta les siens et la ville qu'elle aimait autant qu'elle détestait la présence des vainqueurs. La transition fut rude de la grande ville au village.

Peu à peu l'estime réciproque se transforma en affection et le docteur épousa la gouvernante de ses filles à Strasbourg le 8 novembre 1902.

Dès lors, jusqu'à la guerre de 1914, la vie se déroula dans un calme heureux dans la maison de l'Allée-des-Tilleuls qui fut bientôt animée par trois enfants. Le 19 octobre 1903 naquit un fils, Adolphe, accueilli par son père avec une joie profonde d'où l'anxiété n'était pas absente; Mère m'a raconté les larmes qu'elle répandit après avoir entendu son mari murmurer "vivra-t-il celui-là ?". Le 10 août 1905 et le 24 avril 1908 vinrent au monde Hélène et Marguerite.

Vers 1912, il fut question de quitter Thorigny pour s'installer à La Rochelle, ville protestante qui offrait des ressources pour les études futures des enfants sans les séparations obligatoires. Ce projet n'aboutit pas car la mobilisation générale du 1er août 1914 fit souffler, là comme ailleurs, un vent de catastrophe. Pour les écoliers ce fut la fin de l'enfance, les camarades étaient inquiets du sort de leurs pères dont presque tous étaient au front; ils ne jouaient plus le cœur léger, avant de rentrer à la maison ils apprenaient par cœur le communiqué officiel affiché à la Poste et entendaient les commentaires des parents qui, de leur côté, partageaient, avec les familles anxieuses, chaque inquiétude, chaque blessure, chaque "disparition"; on espérait la captivité, on redoutait l'annonce officielle de la mort. Jamais la maison, toujours accueillante à toute souffrance, n'avait été si largement ouverte. Les 5 et 6 septembre 1914, nous vîmes l'arrivée des réfugiés du Nord dont

certain venaient directement de la mine poussant une brouette hâtivement chargée. La maison fut ouverte au flot des réfugiés. Nous autres enfants avions ordre de tenir table ouverte afin de laisser cave vide et table rase aux envahisseurs dont le canon grondait jour et nuit de plus en plus proche. Père avait préparé le cabriolet pour l'exode après avoir enterré dans le jardin quelques objets précieux.

Le 7 septembre, le grondement du canon, après s'être rapproché et amplifié, parut s'éloigner : c'était la Bataille de la Marne qui sauva nos villages de l'invasion. Quelques réfugiés furent accueillis au village et la vie reprit un cours plus ordinaire et laborieux, simplement plus grave d'avoir côtoyé la tragédie.

La vie professionnelle d'un médecin non mobilisé, comme l'était mon père, fut essentiellement harassante; son rayon d'action s'étendit fortement et, avec ses modestes moyens de déplacement, exigeait des fatigues constantes. Encore plus souvent qu'auparavant nous recevions l'injonction maternelle de modérer nos allées et venues dans la maison : "Papa dort, il n'a pas dormi cette nuit." Ce court sommeil de quelques minutes seulement lui permettait de continuer sa tâche.

1915-1916. Nous étions sans nouvelle de notre famille d'Alsace, un message parvenu par la Suisse était une grande joie : un de nos oncles était mobilisé sur le front russe, l'autre était très malade. Ces rares nouvelles valaient mieux que le silence.

Adolphe devait commencer ses études secondaires. Notre mère apprit le latin pour le lui enseigner afin de retarder son entrée au Lycée de Sens qui était transformé en hôpital auxiliaire. Puis, il fallut bien trouver une solution : prendre pension chez Madame Chauvin, suivre les cours au Lycée, passer le jeudi chez M. le Pasteur Maurice Cadix qui était son "correspondant" et le père de son meilleur ami Yvon. Chaque samedi, le lycéen prenait la "diligence" de M. Châtelain, de Saint-Maurice, ou le "Courrier Lemoine", de Thorigny, et repartait le dimanche soir.

1918. L'Armistice rouvrit les espoirs. On compta les vides si nombreux dans chaque village de France. Adolphe entreprit ses études médicales à Paris où il fut reçu par notre sœur aînée devenue Madame Toulouse pendant la guerre. Il se spécialisa en psychiatrie, devint le médecin résident de l'hôpital Henri Rousselle, le premier hôpital psychiatrique qui accueillait les malades libres pour des soins plus ou moins prolongés et délivrés du régime de l'internement. En 1934, il fut nommé directeur de la colonie agricole de Chezal Benoît, annexe du service de santé du département de la Seine destiné à réhabiliter par le travail les malades mentaux. Le 23 septembre 1935, il mourut d'une septicémie contractée dans son service.

Notre père qui avait cessé d'exercer à Thorigny fut brisé par cette mort. Il survécut cinq ans pour connaître la nouvelle guerre et l'invasion du village. En l'absence de médecins civils, il avait repris du service et avait eu à faire face à un terrible accouchement à Grange. Quand je le revis quelques jours après, il avait les larmes aux yeux en m'annonçant qu'il les avait gardés en vie "tous les deux" (la mère et l'enfant).

La Commandantur, installée au pavillon "Brissot" (18, route de Sens), quitta le village pour Sens, mais mon père ne le sut pas car c'est ce jour-là, 14 octobre 1940, qu'il mourut sans souffrance et sans s'en apercevoir : il se levait pour la première fois après une légère grippe.

Une lumière s'éteignit dans la Paix sur cette terre.

Toute sa vie il avait été sans la moindre ostentation un grand chrétien tout dévoué à ses malades, à son village, aux siens et tourné vers les grandes vérités. Près du lit de mort de son fils, il avait prononcé ces mots pour les siens et surtout pour sa femme atrocement bouleversée : "Remercions le Seigneur de nous l'avoir donné pendant trente-trois ans."

H. G. M. - 1977 -

---

“ BIOGRAPHIE ”

Il y a une "biographie" qu'il ne faut certes pas manquer de tracer ici, c'est celle qui vient à l'esprit de quelques habitants de la région lorsqu'on évoque le souvenir du docteur qui veilla sur leur santé, "dans leur jeune temps", tel un jardinier au milieu de ses plantations tout au long du printemps car, de ce côté-là, ils sont unanimes : "c'était un bon médecin !"

Mais avant toute chose, ils s'exclameront : "Ah... c'était un as !"; et là, ils vous dresseront un portrait peu banal gravé pour toujours dans leurs mémoires.

Dans l'étude qui suit, le Docteur Courtois parle de ses déplacements en cabriolet; mais plus tard, c'est à bicyclette qu'il volera au chevet de ses malades par tout temps, tout vent et toute saison.

Sa machine, "chaussée" de pneus pleins, n'était pas munie d'une chaîne mais d'un cardan pour transmettre le mouvement du pédalier à la roue, laquelle n'était pas dotée d'un système de roue libre. Et pourtant... "il y allait le bougre." Certainement, car à cette époque on n'avait trop souvent recours au médecin que dans les cas désespérés, ce qui l'amenait à assister bien plus d'agonisants que de "pets de travers". (Les temps ont bien - ou mal - changé).

C'est donc perché sur sa petite reine que tous ceux qui l'on connu le revoient encore. Perché : est là le juste mot car, rentrant de ses consultations, il lui prenait très souvent la fantaisie, en descendant de Grange, Voisines ou Vallières, de lâcher le guidon et d'y poser ses pieds de la façon la plus décontractée qui soit. Ainsi, n'ayant plus à suivre le pénible mouvement continu des pédales, il dévalait la pente comme un bolide.

Mieux encore, peut-être afin de ne pas perdre de temps, mais surtout pour amuser ses amis, c'est dans cette posture acrobatique qu'il lui arrivait parfois de lire son journal, largement déployé devant lui, en risquant ainsi, un beau matin, d'y trouver son nom... dans les avis mortuaires. Mais son agilité n'en a pas décidé ainsi.

R. L. - 1977 -

---



CARRIÈRES ET TROGLODYTES  
DE LA VALLÉE DE L'OREUSE

**TROGLODYTE :**

du grec trôglodutês, proprement dit "qui entre dans des trous".

Habitant d'une excavation naturelle (caverne, grotte)  
et, par extension, d'une demeure aménagée dans la terre, le roc  
ou... la craie comme dans la vallée de l'Oreuse, par exemple.

CARRIÈRES ET TROGLODYTES  
DE LA VALLÉE DE L'OREUSE

=

CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DE  
LA SOCIOLOGIE CAMPAGNARDE  
PAR LE DOCTEUR COURTOIS

.....quæque vidi. (1)  
(Virgile)

= THORIGNY-SUR-OREUSE =

- Connaissez-vous Thorigny-sur-Oreuse ?
- Non.
- Et vous ?
- ??
- Et vous ?
- Moi non plus.

Cette intéressante localité se trouve à l'intersection de la route de Nogent-sur-Seine à Sens et d'une ligne idéale qui séparerait la Basse-Bourgogne de la Champagne Pouilleuse, sur le penchant d'une petite colline, à 15 kilomètres NNE de Sens. C'est un assez propre petit bourg de 7 à 800 habitants. Bien qu'au milieu des terres, il est en communication avec la Manche, très médiatement, il est vrai, étant au chevet d'un petit cours d'eau qui vient sourdre à quelques pas de l'église, et se jette dans l'Yonne à Sixte près Pont, après avoir couru pendant une lieue parallèlement à cette rivière. Ce ruisseau, long d'une vingtaine de kilomètres tout au plus, faisait autrefois tourner dix moulins, aujourd'hui il en met encore en mouvement une demi douzaine.

L'eau de l'Oreuse est fort bonne, d'ailleurs très fraîche et d'une limpidité cristalline. Paris aurait bu ce filet d'eau comme il le fait de nombre de sources assez voisines, - je veux parler de celles de la Vanne, - s'il eût été plus abondant, ce qui prouve que pour un pays comme pour un homme il est parfois avantageux de n'être pas riche.

Propre, ai-je dit, et je maintiens le mot. Thorigny a été en effet "hausmannisé" (2) par l'inoubliable Carlier (3) qui y résidait l'été. La partie basse du village était autrefois noyée, grâce aux pièces d'eau de l'ancien château. Ces pièces furent supprimées et le niveau des eaux étant, de ce fait, notablement abaissé on put passer à pied sec dans les rues basses et non plus en sautant d'une pierre sur l'autre. Les grands peupliers qui couvraient des jardins marécageux de leur ombre épaisse et qui étaient surchargés de nids de pies, gent fort préjudiciable aux basses-cours, furent abattus, et la fièvre disparut du bourg où elle était endémique.

Bien que, du fait du coup d'Etat, ce village ait été, comme Paris, toute proportion gardée, le théâtre "d'une opération de police un peu rude", suivant l'habituel euphémisme, les habitants de Thorigny doivent beaucoup pardonner au trop zélé serviteur de Louis Bonaparte, car il fut pour ce pays un véritable bienfaiteur (4).

Je n'exagère rien en disant que, si Thorigny possède la propreté mondaine, il a aussi la propreté médicale. Survient-il une pluie, la pente de ses rues a bientôt entraîné l'ondée, l'averse ou le déluge; de mauvais germes font-ils mine de s'abattre sur l'heureux pays et allumer une épidémie, un vent du nord, de l'est ou de l'ouest souffle sur ce commencement d'incendie et l'éteint, comme une chandelle. Oh ! ces coups de vent que l'on reçoit à Thorigny ! Allez, lecteur, allez par un beau matin de froid clair faire connaissance avec eux sur la route de Nogent, et vous me direz si un homme qui porterait dans les plis de son manteau le bacille du choléra aurait besoin de faire quarantaine avant de pénétrer dans la ville. Quel coup de brosse l'habit reçoit, quel

coup d'étrille l'homme, quelle friction sèche ! C'est que Thorigny se trouve à la rencontre de deux vallées en ligne droite, lesquelles, par leur réunion, forment un "Y", et les vents y glissent aussi facilement qu'une charge de plombs dans un fusil.

Par ce qui précède, on voit clairement que Thorigny n'est pas le Klondyke pour un médecin et que l'Oreuse n'est pas le Pactole (5). Une épidémie y éclaterait-elle qu'elle ne serait qu'un feu de paille, faute d'habitants; et puis rien de commun avec Nice, car l'aristocratie du monde entier qui n'y séjourne guère l'été n'y passe pas du tout l'hiver. Pourtant, comme Paris encore, Thorigny se trouve sur le chemin des peuples car 80000 Allemands ont défoncé ses rues en 1870, mais les peuples ont leurs haltes préférées.

Exercer l'art de guérir à Thorigny, surtout quand on y arrive bon troisième (6), c'est beaucoup de témérité, je dirai plus : c'est la végétation assurée. Mais où les médecins ne végètent-ils pas ? Et puis je préférerais végéter près de ma famille qui habite St-Maurice-aux-Riches-Hommes, à 10 kilomètres de Thorigny. J'avais 27 ans, l'âge "du long espoir" et je laissai voguer ma galère. - La galère ? - Parfaitement. La vie du médecin de campagne est, en effet, assez comparable à celle d'un homme astreint à des travaux forcés : elle est une suite ininterrompue de mises en train, d'à-coups, d'alertes, et j'allais dire d'expéditions, surtout quand, par une belle nuit de vent et de neige, il faut courir pendant quatre ou cinq heures.

Après tout, me disais-je, (pardonnez-moi, lecteur, "le moi est haïssable", mais j'ai fini), après tout me disais-je pour me fortifier le cœur dans les moments difficiles, mieux vaut encore être lièvre que lapin de tonneau ! (7)

Mes courses à la campagne me firent connaître une foule de curiosités peut-être médiocrement intéressantes en elles-mêmes. Outre le lever du soleil, de la lune et leur coucher, spectacles auxquels la clientèle nous donne littéralement l'occasion d'assister, et souvent avec billets de faveur, - vous m'entendez assez -, j'avais l'avantage de dénicher de jolis coins boisés, de belles forêts même, quelques arbres plus imposants que le commun de nos géants sylvestres, d'assez beaux champs de blocs erratiques, quelque vieille église en ruine pittoresquement située, et enfin les certaines carrières qui nous occuperont dans ce très petit travail. J'ose presque dire que si le bon Urbain Olivier (8) s'était faulxé dans certain ravin dont nous parlerons, il aurait dit que nul pays, fut-ce la Suisse, n'a le monopole du sauvage et de l'imprévu.

Dans ce modeste écrit, n'allez pas croire, ami lecteur, que j'ose vous parler des anciens hommes : il me faudrait tenir en main un flambeau autrement puissant, que celui dont je dispose, pour éclairer la nuit

des temps ! A propos de troglodytes, il semble qu'on doive inévitablement servir à son indulgent lecteur de solides tranches des ouvrages de M. de Quatrefages, de M. de Mortillet, du docteur Broca (9), - j'en passe, et des meilleurs, - rassurez-vous ! Il ne sera question dans ce travail que des troglodytes contemporains, non pas de l'ours des cavernes (âge de la pierre), mais du lapin de garenne (âge du laiton) ! (10)

## LES CAVERNES

=

## CAVERNES HISTORIQUES

Toutes les cavernes que l'on trouve dans les environs de Thorigny sont d'anciennes carrières de craie d'où ont été extraits, en grande partie, les villages aux murs blancs du voisinage. Elles sont pour la plupart de vastes galeries généralement fort régulières, à plafonds élevés et soutenus par de nombreux et robustes piliers. Celles de Michery sont immenses et dernièrement un cultivateur de champignons s'y était installé et n'y a gagné que le commencement de sa fortune. Un autre, plus persévérant et mieux doué, espère y trouver la fin de la sienne.

La plupart des voûtes n'ont pas bougé depuis des siècles. Toutefois, de temps à autre, sous l'influence des fortes pluies ou des "longues petites pluies fines", comme V. Hugo l'a écrit au sujet de la maçonnerie des égouts de Paris, il arrive ou bien que ces plafonds se désagrègent et s'affaissent, les piliers restant debout, ou bien que les piliers ne peuvent supporter le poids de la terre sursaturée d'eau et sont écrasés. Le 8 juin 1807, les habitants de Gisy-les-Nobles furent épouvantés pendant la nuit par un tremblement de terre accompagné de fortes détonations : ce phénomène était dû à l'affaissement de plusieurs

arpents de voûtes de carrières et à l'issue d'air comprimé. Aujourd'hui les ingénieurs des mines sont chargés de la surveillance de ces carrières.

Certaines d'entre elles sont, jusqu'à un certain point, historiques. Je veux parler de celles des lieux-dits La Pierre Couverte et la Tour de Villechat qui sont inhabitées aujourd'hui, et ne paraissent avoir abrité des créatures humaines que pendant des temps malheureux, probablement parce qu'elles sont trop éloignées des villages les plus proches. Je tiens de mon aïeule que celles de La Pierre Couverte, dont l'ouverture s'obstrue de plus en plus, ont donné asile en 1814 à la population la plus timide de mon village, dont le hameau Mauny, anciennement Maulnid, mauvais nid, s'il vous plaît, avait maintes fois justifié son nom peu flatteur.

Ces cavernes se trouvent à plus d'une lieue de Saint-Maurice, à une lieue de Courgenay, loin des chemins praticables, adossées à de grands bois, à deux pas de la sombre forêt de Lancy, dans un endroit... où ne se tiendra pas, de longtemps, une exposition universelle.

Là, des femmes et des enfants s'étaient réfugiés avec quelques poules, quelques chèvres et sans doute quelques vaches pharaoniennes (seconde manière) (11), et grâce aux chétives ressources alimentaires que ces animaux domestiques pouvaient fournir à cette malheureuse smalah, on vivait vaillamment, et l'on redoutait par dessus tout le chant matinal du coq qui pouvait révéler à l'ennemi la retraite de ces pauvres êtres apeurés.

Pendant ce temps la population mâle du village, je veux dire les jeunes garçons de quatorze à seize ans et les pauvres vieux que Napoléon n'avait pu bonnement embrigader dans ses légions, restait dans ses foyers, solitaire et farouche, et rendait à l'occasion la vie dure aux envahisseurs. Un jour, cinq traînards russes furent pris et précipités dans le puits d'une ancienne tuilerie, et un autre fut tué en plaine par une espèce de braconnier, au moment même où son sabre allait s'abattre sur le dos d'un téméraire farceur de mes compatriotes, lequel s'était emparé du cheval d'un cosaque occupé à boire en attendant le ferrage de sa monture. Le ravisseur avait ensuite filé vers la forêt de Trainel avec autant de maestria que le professionnel du Don (12) qui le poursuivait. Non, hélas ! ce n'étaient pas encore les germes de l'alliance franco-russe !

En 1870, pendant les jours de la terreur prussienne, ces cavernes furent encore habitées par un négociant du pays, assez naïf pour se faire garder à prix d'argent, par un risque-tout du même endroit, lequel chassait le lapin tout en montant la garde dans le voisinage du gîte de ce singulier troglodyte qui le payait grassement d'ailleurs.

Enfin, le procès de 1894 a inspiré ces trois strophes à un inconnu, probablement un lettré du hameau de Mauny (mauvais nid), lequel, ayant sans doute épelé l'Esther (13) de Racine, s'est cru le droit de commettre ces vers plus honteux (puisqu'ils se cachent dans une caverne) que scandaleux (car ils seront peut-être lus par dix hommes, enrégimentés comme moi, dans tout le XXème siècle).

Si j'étais le Président  
Je voudrais que le faux traître  
A ma droite pût paraître  
En habit de commandant;  
Et, nouvel Assuérus,  
A l'honneur de l'Elysée  
Je ferais un Mardochée  
De l'honnête Alfred Dreyfus.

Mais du sinistre hulan  
Sans foyer et sans patrie  
Guenille humaine flétrie  
Je ferais un autre Aman  
Qui, dans Paris étonné  
Pieds nus, chef nu, sous la bure,  
Escorterait la voiture  
De l'auguste condamné.

Puis aux Iles du Salut  
Au lourd soleil des tropiques  
Aux scorpions, aux moustiques  
Je jetterais ce rebut...  
Des Drumonts, des Rocheforts,  
Meute hurlante et féroce,  
Méprisant leur rage atroce  
Je rirais des vains efforts.

4 décembre 1897.

Cet artisan versificateur, qui a l'air de croire qu'un Président de République moderne jouit des mêmes prérogatives qu'un grand monarque de l'antiquité et dont certaines rimes sont assez frustrées, a tout de même un certain entêtement, surtout si l'on se reporte à la date de nais-

sance de ces vers. Avait-il, lui aussi, un flair d'artilleur, pour considérer Esterhazy comme capable de tout... ce qui a été révélé contre lui depuis son misérable passage devant le conseil de guerre. Combien plus obstiné ne serait-il pas, le pauvre diseur de rimes, s'il savait que toutes les armées d'Europe, et d'ailleurs, croient que Dreyfus n'est pas coupable, sauf l'armée française.

L'autre caverne, celle de la Tour de Villechat (14) qui se trouve sur une hauteur, à distance à peu près égale de Thorigny et de St-Maurice est très intéressante, et ne laisse pas que d'intriguer son visiteur. Et d'abord, qu'était cette tour ? Aujourd'hui, en effet, elle est moins qu'une ruine, car ses ruines elles-mêmes ont à peu près péri : les pierres ayant été employées à la construction de maisons des hameaux de Courroy, de la Chaume et même d'autres localités. Il n'en reste plus guère que l'emplacement qui de loin se signale à l'observateur : c'est un vaste quadrilatère ou plutôt un pentagone nettement indiqué par le talus d'un grand fossé et par quelques bouquets de maigres chênes et coudriers. Oui, qu'y avait-il là ? La légende et l'histoire locale sont muettes. Interrogeons le lieu. Justement voici une coupe du sol toute faite, car l'on a enlevé les matériaux qui étaient à la base de l'édifice. Donc, en examinant le bord de cette tranchée, nous trouvons, presque au ras du sol, une couche grisâtre mélangée de morceaux de charbon. Ce sont des traces indubitables d'incendie, car elles règnent sur toute la longueur de la coupe du terrain. Les fondations avaient six pieds de large, étaient construites en pierres plutôt petites, liées les unes aux autres par un maigre mortier. On trouva des ossements humains entiers à la base de ces fondements. Qu'est ce que tout cela ? Du crime sans doute à la construction de ce nid d'hommes de proie probable, et du crime à sa destruction.

En tout cas, si ceux qui habitèrent la Tour de Villechat et qui furent sans doute de tristes sires, ont été assiégés et incendiés lors de quelque jacquerie, il est certain qu'ils avaient pris leurs précautions contre de telles éventualités. Le propriétaire actuel de la Tour de Villechat, je veux dire le cultivateur qui possède quelques douzaines de pins de six pieds de haut et quelques broussailles sur l'emplacement de ce qui a dû être un château-fort, mit à jour, il y a trois ans, à 4 mètres au dessous du niveau du sol, un couloir de 80 centimètres de large, haut de cinq pieds, long de 4 mètres, à droite duquel et perpendiculairement à lui s'ouvrait un autre couloir de 5 mètres de long environ. Une galerie, interrompue apparemment par la mauvaise qualité de la terre, s'ouvrait à droite, mais avait été reprise à gauche et perpendiculairement à la précédente. En son milieu s'ouvrait ensuite et à gauche une quatrième

galerie, laquelle à son tour était continuée par un cinquième couloir ouvert toujours à angle droit et sur sa droite. Une vilebrequin donnerait une bonne idée de ce système de couloirs. La dernière galerie présentait près du fond à gauche, au ras du sol, une ouverture en gueule de four. La lumière d'une bougie, approchée de ce trou d'homme faisait voir un boyau d'un mètre et demi de long évasé en arrière. Quand on l'avait franchi péniblement et à plat ventre, on tombait dans une espèce de chambre de onze mètres de long haute de deux et large d'un et demi. Cette chambre pouvait aboutir à une porte batarde pratiquée sans doute dans la muraille, ou communiquer avec un large puits non encore comblé, car un couloir, fermé par un éboulement, s'ouvrait à l'extrémité de ce refuge dans la direction de ce puits qui n'est qu'à quelques mètres de l'extrémité de la chambre.

Dans ces conditions et même en cas d'incendie ou d'enfumage, les habitants du lieu pouvaient facilement attendre les événements æquo animo (15) comme disaient les Romains, sans modifier leur humeur, car il est fort improbable que l'entrée et la sortie de leur retraite eussent été découvertes en même temps, vu que l'ossature de celui qui avait travaillé aux souterrains, était peut-être l'une des sinistres pierres angulaires de cette construction mystérieuse.

---

## CAVERNES HABITÉES

C'est à deux pas de ces ruines de Villechat que se trouvent les cavernes qui commencent la série de celles où j'ai rencontré des habitants. Elles proviennent de l'extraction de la craie qui était beaucoup plus employée à la fabrication de la chaux autrefois qu'aujourd'hui dans ce pays. L'une d'elles, assez vaste, à proximité d'un four à chaux abandonné, a servi d'asile à un pauvre vieux couple dont la femme y trouva une fin tragique.

Descendons la vallée nord-est, nous trouverons dans le bois de Tirelouse, à 3 kilomètres et demi de Thorigny, sur la lisière qui regarde le levant, un repaire minuscule. Ce pauvre réduit pourrait peut-être abriter décemment une famille de sangliers. Des êtres humains y ont vécu, comme le prouvent des restes de vases, et la suie déposée sur la paroi.

De même pendant quelques semaines une petite logette de cantonnier creusée à 7 ou 8 mètres de la route de Thorigny à Voisines, dans le petit bois de Becqueret, suffisante pour abriter un homme pendant l'orage, fut un gîte pour toute une famille composée de la mère et de cinq enfants, jusqu'au jour où Monsieur le Marquis de Raigecourt (16), le propriétaire de ce bois, ému de compassion en apprenant que ces infortunés étaient venus se terrer, faute de logement, dans ce trou, leur loua une maison à Voisines et fit combler cette tanière. "On ne détruit bien que ce que l'on remplace !" a dit Edgar Quinet.

Nous avons suivi l'une des branches de l'"Y" de la vallée, suivont l'autre. Au-dessus de La Postolle (17), sur la lisière du bois qui domine ce village, se trouve une assez étroite retraite qui présente un certain extérieur. Une porte et une fenêtre s'ouvrent dans une muraille de craie servant de façade. Je tiens de la propriétaire, que cette retraite avec quelques centiares de terrain y attenant ont été payés au précédent propriétaire il y a environ 40 ans, le joli denier de 250 frs, et qu'une somme égale a été nécessaire pour payer les très légères constructions qui ferment l'entrée de la grotte et en consolident la cheminée. L'effort est assurément énorme en regard du résultat. Cette chambre renferme quelques mètres cubes d'air pour les trois malheureuses créatures qui y habitent, mais c'est un air incessamment renouvelé grâce à la vaste cheminée et aux porte et fenêtre mal ajustées.

Descendons maintenant vers Thorigny en suivant la lisière des bois de Vermont d'où la vue est si belle. A égale distance de Thorigny et de la pointe de Vermont, (il s'élevait jadis un château dans ces bois comme en témoigne un assez vaste emplacement circonscrit par un large fossé), se trouve un souterrain de peu d'étendue habité par une famille de quatre membres. Loin du bruit de la cour, du tracas de la ville, Frédéric (18) n'y eût certes pas trouvé un agréable asile. Mais les hôtes actuels y mènent une vie tranquille. On doit bien dormir dans cet endroit nu et désert où ne s'entend même pas le bruit du vent dans les arbres des forêts, si cher aux connaisseurs, qui berce le sommeil de la plupart de nos autres troglodytes.

Nous sommes à présent dans la vraie vallée, celle dans laquelle l'Oreuse, après avoir été souterraine, coule à ciel ouvert. A droite de Thorigny, en prenant la route de Bray-sur-Seine, nous aurons à visiter les cavernes du ravin de Vallières (30). Elles sont situées à droite et à 500 mètres de la route, et sont creusées dans le talus d'un ravin très sauvage, leur ouverture regardant le soleil levant. Si l'on veut aborder ce ravin plutôt rébarbatif par le nord, une multitude de ronces et d'acacias barrent le passage; si l'on veut y descendre par les talus, ceux-ci sont également plantés d'acacias, et de plus extrêmement rapides, en certains points ils sont des précipices de belle venue. A un endroit, les deux talus ne sont distants que de quatre ou cinq pieds, mais je pense que peu d'alpinistes s'aviseraient de franchir d'un bond ce petit scélérot de mauvais pas, tant les berges en sont rapides. Veut-on pénétrer par le sud ? Un chemin, je dirai carrossable y conduit, car les charrettes y venaient autrefois chercher les blocs de craie en reculant assez loin. Mais une ancienne carrière à ciel ouvert vous barre le passage, et si

vous n'êtes pas absolument sûr de votre tête, il est dangereux d'essayer de côtoyer l'une des parois au pied de laquelle passe un sentier d'un pied de large. Dans le cas où vous auriez réussi à franchir ce périlleux passage en usant votre dos à la paroi, il se trouve un autre genre d'obstacle, je veux dire la muraille à pic d'un rapide du ravin. Ciel ! par les bonnes pluies ou les belles fontes de neiges, quelle splendide cascade doit se produire en cet endroit à en juger par la trace de limon déposé par les eaux sur les parois des cavernes attenantes. J'ai pourtant franchi cette barrière en pratiquant, dans la craie très dure, de petites marches pour les pieds et de petites encoches pour les mains. Les habitants du lieu ont trouvé plus commode de faire un petit escalier en pente raisonnablement douce dans une partie du talus où la terre, décidément trop calcaire, n'a pu convenir à la ronce.

Au-delà de la caverne habitée, laquelle ne présente rien de particulier, si ce n'est un mince briquetage encastrant une porte et prévenant les éboulements, qui jusqu'ici ont bien voulu ne pas se produire. Si l'on remonte le ravin, on franchit d'abord un rapide, puis, si l'on est fluet, on s'engage dans une espèce de cañon ou couloir que se sont creusé les eaux en usant la craie très résistante ce qui fait qu'il est tourmenté et très glissant. A côté des êtres humains vivent des belettes, des fouines, des blaireaux, des hiboux, tous animaux peu fanatiques du soleil, et qui fuient devant le visiteur en se demandant sans doute ce qu'il peut bien leur vouloir.

Quant aux carrières de La Borde, et à celles de Michery, je l'ai dit, elles ont un grand développement, sont surtout très hautes de plafond, et les couches de craie y sont remarquablement régulières et séparées, comme on sait, par de minces stratifications de silex. Les plus petites des carrières de La Borde ont seules des habitants, bien qu'elles soient à proximité des maisons du hameau, car les troglodytes ne recherchent pas avant tout le voisinage de leurs semblables.

## GÉNÉRALITÉS

### SUR LES TROGLODYTES

De même que les jours de bataille il se trouve quelques soldats timides qui se blottissent dans des cachettes, et ne prennent pas part à la lutte, de même nos troglodytes se dérobent au combat du pain. Ils préfèrent s'avouer vaincus d'avance et demander l'aumône, ou, s'il leur reste une parcelle de volonté ou d'amour-propre, ils tâchent de vivre sur le commun tout en ayant l'air de travailler un peu régulièrement. Le troglodyte non mendiant ne vole pas toujours mais il ne paie pas ses dettes. Aussi bien il manque d'ordre. Tel ménage composé d'un homme et d'une femme valides, d'un fils presque adulte ne parvient pas, même par un travail quelque peu suivi, à se pourvoir du nécessaire quotidien. Chez eux aussi, un vice coûte plus cher à nourrir que deux enfants. Ont-ils quelque argent gagné, ont-ils même la perspective de quelque gain, cela suffit : ils descendent au village d'où ils rapportent une quantité invraisemblable de sucre, de café, de viande, sans oublier l'eau-de-vie. Au bout de peu de jours il ne leur reste plus que l'amer souvenir de leurs festins, leur pauvre organisme crie de nouveau famine, et ils sont tourmentés par l'obsession d'excès futurs.



Ils volent plutôt rarement, ai-je dit. Pour cela l'énergie leur manque. Surtout ils craignent de perdre leur chère liberté en gagnant, par un délit, une prison hospitalière. Exceptionnellement quelques-uns ne dédaignent pas, grâce à quelque braconnage par exemple, d'hiverner entre quatre vrais murs; puis, quand la prison leur ouvre ses portes, on peut admirer leur embonpoint, et je vous assure qu'ils ont tout l'air d'hommes en bonne intelligence avec la Société, en cela bien différents des chenapans avérés qui paraissent toujours, lors de leur mise en liberté, avoir envie de dévorer quelqu'un.

Le troglodyte mendiant est un amateur de farniente (19). Il est lazzarone (19) autant qu'on l'est à Naples, et ses habitudes sont d'un sybarite (19). Il ronfle au soleil quand il est modéré, et à l'ombre quand elle est épaisse. Paresseux, il l'est, et éminemment, mais il est surtout immobile. Chez lui l'esprit ne met pas la matière en mouvement. Il contempera pendant des heures la boutique d'un marchand de bric à brac, surtout s'il s'y trouve des glaces de treize sous qui multiplient l'éblouissement plus que modeste de l'assortiment de marchandises; pour la centième fois il regardera griller un porc sur la promenade et restera figé devant le "quemadero" (20) longtemps après le retour du cochon à la charcuterie; il suivra par tout le village une troupe de deux ou trois chanteurs hirsutes avec une dame qui fera le tour de l'honorable société après l'exécution d'une pantomime par toute la troupe, et il rentrera le soir à sa caverne en faisant à part soi cette agréable et mélancolique réflexion: "Il paraît que ça se mange, le cochon", ou cette autre: "Il y a des gens qui chantent toute la journée et qui ne rient jamais".

L'homme de la caverne est un individu généralement quelconque. Plutôt de petite taille. Parfois atteint de quelque tare (paralysie datant de l'enfance, strabisme). Face non toujours asymétrique, mais jamais apollonienne. A-t-il vingt ans, on lui en donnerait quinze; a-t-il cinquante ans, on le dirait septuagénaire. L'inverse se voit, mais rarement. Le troglodyte mendiant présente de la débilité des muscles, car il ne les exerce pas pour un travail régulier. Ses allures sont plutôt nonchalantes, car il ne va avec ardeur à aucun but. Il a cette attitude spéciale de l'homme qui n'est pas habitué au commandement, mais à l'obéissance. L'obéissance? Le troglodyte obéirait-il à quelqu'un? Non, car il est son maître. A quelque loi? Il les ignore toutes et s'en soucie comme un âne des étoiles. Cependant il obéit, et servilement, à... son estomac. Il a toujours faim, car il vit surtout du pain des aumônes, et il boit habituellement de l'eau, ce dissolvant par excellence. Au surplus, rarement indisposé, et lorsque sa voracité est apaisée il est en bonne intelligence avec Messire Gaster (21), car ils possède

généralement de bonnes dents. J'en connais un dont les mâchoires puissantes coupent un sou, à peu près comme les vôtres, aimable lectrice, feraient une croquette de chocolat.

Le troglodyte mendiant est habillé par la charité publique. Le vieux pantalon trop long ou trop ample du modeste rentier, la tunique trop étroite de l'ex-lycéen, le képi usé et sans visière du pompier sont surpris de se rencontrer quelquefois sur le corps d'un de ces pauvres diables, lequel vu au repos et à bonne distance a l'aspect et le maintien d'un épouvantail, ce qui n'empêche pas qu'il porte peut-être au fond du cœur l'illusion de la gloire militaire!

Quelque convenable que soit d'ailleurs sa défroque, le jour où il l'endosse, le troglodyte n'en prend nul soin. Ses hardes ne sont jamais raccommodées, et quand elles s'en vont par trop en lambeaux, (de ce fâcheux état de "chausses" il est averti, non par ses yeux, mais par son épiderme), il fait les démarches usitées pour s'en procurer de neuves, lisez: hors d'usage. De même pour les chaussures, car le terme de va-nu-pieds ne s'applique pas exactement aux sujets qui nous occupent. Mais aussi quelles chaussures! Bottes aussi misérables que celles des soldats de Masséna, enfermés dans Gênes (que ces braves gens faillirent manger pour retarder leur capitulation); bottines autrefois luxueuses laissant sortir les orteils; souliers pas toujours de la même paire ni du même modèle, sans cordons ou attachés avec un bout de ficelle. C'est chaussés de la sorte que ces réguliers de la grande armée des misérables accomplissent leurs étapes quotidiennes, je veux dire leurs déambulations paresseuses.

Au point de vue moral et religieux, qu'est le troglodyte? Bien fin qui le dirait. Lares ou pénates, fétiches, icônes, statuettes, crucifix, médailles, chapelets, bénitiers, saints écrits, objets de piété des temps anciens ou modernes ont toujours été trouvés dans les habitations des hommes; chez mes troglodytes ils sont une grande rareté. Le buis, le bois bénit, s'y rencontre-t-il? Je ne l'affirmerais pas. Est-ce parce que le troglodyte ne prend pas au sérieux son mesquin foyer ou parce qu'il fait fi de la protection divine, se sachant suffisamment protégé par la Société?

Quoi qu'il en soit, piètre travailleur ou mendiant sans vergogne, satisfait de son réduit ou soupirant après un meilleur, le troglodyte, citoyen démonétisé, se blottit sous terre parce qu'il n'a généralement de redevance à payer à quiconque pour un tel logis. (Quelques uns toutefois paient cent francs, et plus, leur misérable réduit et le coin de terre y attenant, et paient des contributions pour quelques carreaux de fenêtre). Mais à tout prendre, cette retraite n'a-t-elle pas quelque avantage? D'abord pas d'inondation à craindre, non plus que d'incendie. Toit

épais, par conséquent à l'épreuve du grand froid et de l'excessive chaleur; foyer facile à installer sur l'un des côtés ou le fond de la grotte; constructions complémentaires, (une fois le plafond foré pour le passage de la fumée), peu importantes : il suffit en effet de quelques cubes de craie superposés et cimentés d'argile pour faire une cheminée de deux ou trois pieds au-dessus du sol, laquelle aura un tirage suffisant au moins pendant les jours calmes, car par le vent un peu fort et surtout pendant les tourmentes le troglodyte a le droit de se demander s'il se chauffe ou s'il se saure. Cette cheminée aura encore le mérite de n'assommer personne pendant les cyclones, comme cela a failli m'arriver à Paris. Les maisons d'ouragan des équatoriaux sont-elles supérieures à ces retraites ?

Quelquefois la cahute est pourvue d'une porte et d'une fenêtre : c'est presque une maison !

En homme avisé le troglodyte choisit une caverne dont l'ouverture regarde le levant ou le midi, car il sait, lui aussi que "dove non va il sole va il medico" (où ne va pas le soleil, le médecin va). Les plus confortables de ces réduits sont ceux voisins des bois : ils sont en effet à proximité du combustible et du gibier, ces deux grands facteurs de la vie primitive.

Croiriez-vous, lecteur, que dans de telles conditions biologiques mes troglodytes n'ont pas un chapitre pathologique autrement chargé. Miséreux, non malades, tels ils sont. La diphtérie, la coqueluche, la rougeole et les autres maladies contagieuses ne les atteignent guère, faute d'un contact suffisamment prolongé avec leurs semblables plus civilisés. De même pour l'influenza (22), maladie qui frappe à la porte de la chaumière et qui brûle la politesse à la sentinelle de l'Elysée : le troglodyte paraît la narguer supérieurement dans sa tanière. Depuis 1889, je n'ai noté aucun cas de cette maladie dans mes cavernes.

Je n'ai pas non plus trouvé chez eux de cas de maladie parasitaire d'origine animale ou végétale. Ne parlons pas, bien entendu, des parasites vulgaires et fugaces qui entament à peine l'écorce cutanée du troglodyte : il n'en a cure, et puis ils le préservent peut-être de l'apoplexie !

Certaines affections du cuir chevelu, de la barbe, qui sont loin d'être une rareté dans la classe plus convenable ne doivent pas être fréquentes chez eux. Il en est de même du tænia, si commun dans les pays où l'homme et le chien vivent en promiscuité, comme Monsieur le Professeur Galliot de Toulon l'a constaté en Islande. C'est que mes troglodytes ne sont pas fort soucieux de payer 1,50 frs de contributions pour un cerbère au petit croc, vu qu'ils n'ont rien à craindre des voleurs, et qu'ils se privent en général volontiers du meilleur ami que

l'homme rencontre ici-bas... quand il n'est pas enragé. Quand à l'animal électrique, (il n'en a guère l'air quand il somnole), que Théophile Gautier appelle le tigre des pauvres diables, il n'est d'aucune utilité au troglodyte car les souris ne font aucun dégât dans ses placards, et pour cause.

Il donne asile au grillon qui, au cœur de l'hiver, lui chante les moissons et les rêveries dans l'ombre épaisse.

---

## COMMENT DEVIENT-ON TROGLODYTE ?

De deux manières : par droit de conquête et par droit de naissance. Après s'être donné la peine de naître, tout comme le frère aîné des infants d'Espagne, l'héritier de la caverne, qu'il soit hidalgo, fils de quelqu'un, je veux dire enfant légitime, ou seulement de père inconnu, passe ses premiers jours comme le commun des mortels, à téter, dormir et pleurer. Ensuite ses yeux s'ouvrent et s'intéressent à la lumière. Quelle lumière ! Un jour douteux éclaire une retraite aux parois noires, vrai atelier de boucaniers. Comme la plante, enfermée dans une cave, s'incline vers l'ouverture l'enfant fait effort pour connaître un peu le monde extérieur. Sa tête se tourne toujours, invinciblement, du côté de l'excitant des yeux, et ce défectueux éclairage, funeste à l'intelligence, est favorable au strabisme. Le temps passe : l'enfant se traîne, s'amuse avec le jouet naturel, son pied; plus tard, il se distrait mélancoliquement tout seul, sans chien, sans chat, sans joujou le plus souvent. S'il franchit le seuil de sa retraite et s'il aperçoit un homme à l'environ, il rentre tout aussitôt effaré. Plus tard, ayant constaté que les hommes ne mangent pas les enfants, il s'enhardit et les regarde de loin, longtemps, stupidement. Ses jambes se fortifient : il trotte; plus tard il vagabonde, furète, dénêche, fuit l'école, mendie. C'est fait : il est troglodyte.

Par droit de conquête, c'est plus mouvementé. Souvent fils de parents pauvres, mais d'une certaine honorabilité, le candidat à la caverne trouve un jour que le travail a une valeur surfaite, que le métier d'honnête homme est rude et, au fond, une duperie. Qu'en y réfléchissant on ne trouve guère dans ce monde que deux classes d'individus : les voleurs et les volés, ou, si vous préférez, les habiles et les imbéciles, et qu'en somme mieux vaut se ranger dans la première catégorie. Quant à une troisième classe, les gendarmes, il ne s'en préoccupe pas, c'est une quantité plutôt négligeable, vu qu'ils sont à la solde des volés !

En conséquence, on dort le jour et l'on travaille la nuit. Avec quelques mètres de fil de fer ou de laiton et une lanterne on gagne la forêt. On "fait" le lapin, le lièvre, et, si possible, le chevreuil. Mais on s'aperçoit vite que le jeu est dangereux. "Si tu te lèves matin," dit l'Arabe, "un autre s'est levé plus tôt que toi". Le garde est à son poste et d'un coup de feu il éteint la lanterne (authentique), on vous prend, vous colleté, au collet. On renonce à la grande propriété, et l'on pense à la moyenne. Mais celle-ci a un gardien à quatre pattes et à crocs puissants, sans parler de la voix. En pestant on y renonce aussi. Reste la petite propriété qui n'a d'autre défenseur que sa médiocrité. C'est là qu'on opérera : le poulailler est la mine qu'on va exploiter. Mais hélas ! il y a un coq. Le maître est éveillé par son horloge de plume qui sonne plus tôt que d'ordinaire, et quelle sonnerie ! un vrai coup de clairon ! Malheur ! il faut encore fuir. Demain, c'est au clapier qu'on s'adressera, Jean Lapin n'étant pas doué pour crier : au voleur, ni : à la garde.

Décidément on a trouvé sa voie. Après le clapier, le cellier où gît le petit salé, où dort le vin. Ensuite, on visite le bûcher, puis la grange et le jardin. Eh ! mais, avec un peu d'adresse on peut prétendre, tout comme un autre, à l'aisance !

Hélas ! l'éveil est donné. On est soupçonné, guetté, surpris, empoigné à la gorge, menacé de prison, après avoir reçu sur la tête une hottée de vérités qui s'écroulent avec un tel fracas que tout le village les entend.

Mais on fait la bête, on s'aplatit, on demande pathétiquement grâce pour cette fois, on cause de ses enfants; bref, on finit par se tirer en somme convenablement du mauvais pas, à la condition toutefois de chercher des bois de justice dans un autre pays. Ailleurs, on fera de même, ou plutôt, mieux. Mais on est devancé par sa réputation, et l'on ne tarde pas à être repris la main dans le sac. On imaginera alors une scène de désespoir, on se mutilera au besoin, le moins possible, bien entendu, pour attendrir la justice (j'ai soigné un "automutilateur" qui s'était enlevé un doigt d'un coup de feu à la suite d'un vol). Mais cette fois, c'est peine perdue : on y laisse plusieurs semaines de sa liberté.

Sorti de prison, on changera encore de résidence, mais plus ça change, plus c'est la même chose, on est sous les verrous de nouveau, et pour plus longtemps.

La position n'est bientôt plus tenable : on ne trouve plus de maison à louer. Restent les cavernes et la mendicité. C'est fini : on est le premier de sa race, on a fondé une dynastie !

Il y a encore une autre manière de conquérir la caverne. De même que la fortune vient quelquefois pendant le sommeil, (surtout s'il est précédé d'un labeur acharné), de même l'extrême indigence peut succéder à des veilles prolongées. On a gagné de l'argent pendant la saison des travaux, puis un beau jour on se dit, après avoir touché son salaire, qu'on est bien sot de travailler plus de huit heures par jour sans s'amuser à l'avenant. Et l'on prend la résolution de s'amuser ferme. On passe les nuits, soit chez soi, soit au cabaret, en compagnie de bons enfants comme soi-même, histoire de rire un brin. Quelquefois on cherche l'amusement loin de chez soi, à la ville. D'ailleurs, plus on s'amuse loin de la maison, mieux on s'amuse : "la bourgeoise au moins vous laisse tranquille et les mômes ne vous bassinent plus les oreilles avec leurs piailleries".

Où que l'on s'amuse, on n'y va pas de main morte et l'on tâche d'en avoir pour son argent. On a dix mille francs de rente pendant huit jours, et l'on crie : Vive la Société; le reste de l'année on n'a que quelques sous par jour et l'on salue fort bas son brigand de modéré de propriétaire. Puis, s'il survient des dépenses imprévues, - et il en survient toujours, - on les allègue à l'homme terrible. Mais le "Monsieur Vautour" a prévu l'allégation et refuse de se payer de cette monnaie de... locataire. Débarqué sur le pavé on s'oriente vers un autre logement où le même débarquement vous est réservé. A la fin on ne débarque plus, on échoue aux cavernes.

## LES HABITANTS DES CAVERNES

DE VILLECHAT (23)

Brouillés, et pour cause, avec leurs propriétaires, deux vieux époux, le père et la mère Grapillard étaient venus demander asile à ces cavernes.

L'homme était un grand preneur de lapins et de lièvres, la femme était plus grande destructrice encore de la gent trotte-matin. Elle était la lady Macbeth de Banquo Lapin (24). Lui ou elle plaçait les collets le soir, les visitait de bonne heure le lendemain, et emballait dans un sac les malheureux étranglés. Quand le lapin ne donnait pas, la vieille se faisait mendicante, et toujours rapportait quantité de pain, de pommes de terre et d'autres denrées, car les Grapillards, destructeurs de lapins mangeurs de récoltes, avaient toutes les sympathies des cultivateurs. Pour un peu on aurait fait une ovation au vieux braconnier quand il sortait de prison ayant purgé une condamnation pour chasse sans permis, en tout temps, avec engins prohibés.

Le madré compère savait d'ailleurs fort bien s'y prendre pour rester en liberté toute la belle saison, ses ruses de guerre ne paraissaient être en défaut qu'à l'entrée de l'hiver.

N'avait-il pas une fois immobilisé deux gardes pendant tout un après-midi ? Ces braves gens le voyant en plein bois le couvaient des yeux comme on tiendrait à l'œil un renard dans sa basse-cour. Ces gardes cachés sous bois, Grapillard les avait aperçus, et, assis sur le talus du chemin, il semblait très occupé à raccommoder son soulier. Mais le gremlin de soulier donnait du fil à retordre à son cordonnier qui n'en finissait jamais, et les gardes surveillaient, avec persévérance di-

gne d'éloges, leur vieille connaissance pour lui mettre la main au collet au moment psychologique. Ce moment ne vint pas. Le soleil se coucha et Grapillard, dont la chaussure était enfin en bon état, prit le parti de s'en aller... rejoindre un compère qui avait entassé Pélion de lièvres sur Ossa (25) de lapins pendant que les gardes revenaient bredouilles.

Les Grapillard avaient une chèvre qui, pendant que sa maîtresse allait de porte en porte et remplissait son panier, broutait sur le commun et remplissait, comme dit l'Autre, sa traînante mamelle. Si bien que, quand leurs abeilles, - car ils avaient aussi une ruche de ces insectes virgiliens, - avaient regagné leur gîte chargées du pollen des rares fleurettes des environs, il ne leur restait plus qu'à jeter quelques épluchures de pommes de terre à leurs lapins - de tonneau, - additionnées de croûtes de pain, et à leurs poules quelques poignées d'avoine glanée licitement ou non sur les champs voisins; puis après un repas quelquefois plantureux, mais toujours mal servi, ils se livraient aux douceurs d'un sommeil que seul le juste connaît...

Nous étions devenus de vieilles connaissances, car la pauvre mère Grapillard avait toujours quelque accroc à sa santé en raison de la fraîcheur un peu trop grande de sa caverne surtout quand elle y rentrait harassée par une longue marche et ployant sous son précieux faix de victuailles. Un jour que j'avais fait monter cette pauvre vieille dans mon cabriolet, j'avais été étonné du poids du panier que ses bras débiles étaient condamnés à porter pendant des kilomètres et des kilomètres : le dos d'un âne en eût été, je crois, satisfait. Mais que voulez-vous ? Le travail du mendiant est immédiatement payé. Au lieu que le cultivateur, pour manger un morceau de pain, laboure et relaboure la terre, l'enrichit d'engrais, l'ensemence, attend la moisson, fauche, puis bat le blé, le fait moudre, donne la farine à sa ménagère qui fait la pâte, chauffe son four et cuit son pain : le mendiant, lui, tend la main, et par ce geste entre immédiatement en possession du plus beau fruit de la civilisation.

Mais la mère Grapillard devait mal finir. Si les troglodytes ont peu à redouter l'hiver dans leurs retraites, en revanche c'est au seuil qu'il les attend. Depuis quelques jours d'un froid intense consécutif à un ouragan de neige, le soleil faisait fondre, pendant les heures les moins froides du jour, une certaine quantité de cette mousse blanche. L'eau s'insinuait perfidement dans la craie surplombant l'entrée de la caverne. La nuit arrivait et cette eau se congelait en se dilatant. La dilatation ne pouvant se faire que du côté du rebord de la voûte, il s'ensuivit qu'un matin un bloc d'environ un mètre cube, quand cette masse de terre désormais sans cohésion avec le reste de la voûte se mit à dégeler, tomba précisément au moment où la pauvre femme allait sortir. Elle fut

écrasée. J'allai constater son décès, et je trouvai un cadavre fort mutilé. Toutefois je crois que la pauvre vieille aura encore eu le temps de regretter sa mauvaise volonté vis-à-vis de son ancien propriétaire dont le loyer pour être écrasant, était à tout prendre plus supportable qu'un tombereau de marne tombant d'une hauteur de trois mètres.

-----Si par hasard un de mes confrères parisiens lit ces lignes il se demandera sans doute comment je me lavai les mains après la constatation un peu spéciale de ce non moins spécial décès, car enfin dans un pareil taudis il ne se trouvait ni eau chaude, ni savon, ni brosse à ongles, ni linge. Sybarite que vous êtes, cher confrère ! Quelques poignées de neige, de cette neige gelée et croustillante, moyennant une friction énergique des mains me tinrent lieu d'eau chaude, de savon et de brosse, et un coin de mon mouchoir, de serviette. Inondé d'un nuage imperceptible d'aiguilles de glace sous la puissante soufflerie du nord je me trouvai suffisamment aseptique.-----

Quelques jours après je rencontrai sur la route neigeuse une modeste caravane : c'était le pauvre vieux vaincu dans la lutte pour la vie qui battait en retraite, se rendant chez ses enfants. Un âne, conduit par le gendre du bonhomme, transportait quelques misérables planches ayant servi de bois de lit, quelques piètres chaises, quelques caisses où les lapins et les poules s'entassaient, - petit tas; - avec cela un pauvre lit de plumes sur lesquelles l'aigre vent se dédommageait de n'avoir plus de feuilles sèches à arracher aux rameaux; une horloge, innocente du mauvais emploi du temps qu'elle avait mesuré et dont l'enveloppe aurait pu, d'après l'avis du vieux, servir de cercueil à sa pauvre vieille; la ruche, heureusement transportable en cette saison; puis venait la chèvre attachée à l'arrière de la charrette; puis le père Grapillard, la mine raisonnablement longue; enfin la fille de ce dernier, personne dans la circonstance étonnamment intéressante, en ce sens qu'elle avait une face ronde et plutôt réjouie, pleine lune que n'aurait jamais éclipsée totalement la figure en lame de couteau de son vieux père. Je crus devoir adresser en passant quelques paroles de condoléance, combien banales ! à cette Rogère-Bontemps (26) qui était, elle aussi, ma cliente, paroles surtout à l'adresse du malheureux veuf. "Oh ! Monsieur", me répondit-elle en s'efforçant de ne pas rire jusqu'aux oreilles, "le char grin n'est pas grand et le deuil a été vite porté !". Evidemment le moral du vaincu était excellent. La défunte avait été une mégère et le mauvais génie de son inoffensif compagnon.

Aujourd'hui les belladones, les orties et les ronces foisonnent sur le bloc meurtrier émietté par le temps. Alléchante affiche et bien digne de cette maison à prendre sans condition !

## LES HABITANTS DE LA RETRAITE DE TIRELOUSE (27)

Cette retraite fut habitée par l'infortuné Grapillard quand sa fille, dont la santé était plus apparente que réelle, fut morte et que son gendre, remarié, lui eût fait comprendre, de concert avec sa nouvelle épouse, qu'il n'était plus désormais qu'une guenille encombrante dans sa maison. La nuit, Grapillard se blottissait dans cette espèce de bauge et en sortait le jour pour aller mendier. Une pneumonie lui donna le droit de coucher un jour dans un vrai lit, un lit blanc, à l'hôpital, et, le lendemain, dans un cercueil.

Cette retraite ne fut pas longtemps vacante. Elle fut occupée par un vieux fou de Thorigny fort misérable, inoffensif pour autrui, mais bourreau pour lui-même, comme on va voir.

Ce pauvre homme était maboul depuis longues années. Le jour de son mariage il en avait donné une preuve irrécusable. Au moment de se mettre à table, il avait faussé compagnie à la mariée et aux invités et s'était attelé à un travail généralement inusité en pareille circonstance : le nettoyage de son écurie. L'odeur de la fleur d'oranger l'incommodait sans doute, ou peut-être les lauriers d'Hercule (28) l'empêchaient-ils de déjeuner. Certainement dès ses fiançailles il était déjà très différent d'un autre, mais est-ce que l'amour n'avait pas mis son bandeau sur les yeux de sa future, ce qui explique dans une certaine mesure que les excentricités énormes de Pelletier, - c'était son nom, - n'aient pu lui faire l'effet que d'une originalité de bon aloi.

Quoi qu'il en soit, le jour de son mariage, la femme de Pelletier avait eu les yeux ouverts et avait sainement jugé de la situation qui lui serait faite désormais. La séparation des deux époux ne se fit cependant qu'au bout de plusieurs années, chose à peine croyable.

Rendu à la liberté, Pelletier s'abandonna sans réserve à son goût de l'inédit. Il arrachait, par exemple, un arbre en pleine végétation et le plantait dans son jardin, comptant qu'il prendrait racine. Mais l'arbre n'en faisait rien. Si quelqu'un lui avait prédit son insuccès, Pelletier s'expliquait très bien le dessèchement de son protégé : évidemment on lui avait nui !

Quand je l'ai connu, il vivait d'une petite rente en nature que lui faisait tenir son vieux père, d'aliments plus ou moins hétérocytes qu'il trouvait dans les bois ou dans les vignes (champignons, colimaçons, qu'il mangeait crus), et surtout de soupes que des personnes charitables lui donnaient libéralement. Mais s'il avait le vivre, il n'avait guère le couvert. Il laissait sa maison - de ville - lui tomber littéralement sur le dos. Cette maison qui n'avait plus qu'un pignon et demi, qu'une toiture dérisoire, dont la porte et les fenêtres avaient disparu, avait encore deux cheminées. Parfois ce pauvre diable éprouvait le besoin de se recréer par une bonne flambée. Loqueteux comme il l'était, dans une telle maison, ce besoin était compréhensible, certains jours d'hiver, et cependant quelques uns prétendaient que les fous ayant la fièvre de leur folie ont toujours trop chaud, qu'en outre Pelletier avait constamment le sang à fleur de peau du fait des piqûres de ses insectes. J'aurais voulu les y voir ! Donc, le pauvre homme, à mon avis, n'avait pas tort de se chauffer. La flamme dansait, pétillait, lançait des étincelles : Pelletier se grisait de plaisir, oubliait les morsures de l'hiver, voyait moins que jamais l'abjection de son état, bien plus, laissait ses pensées extravagantes s'envoler sur l'aile de la flamme agile et les brassées de bois se succédaient dans le foyer.

L'inventeur du feu a du moins exulter que notre fou, surtout si, comme il est probable, il habitait les pays chauds. Un soir que l'extase battait son plein, son voisin arriva chez lui en coup de vent, le menaçant de le faire coucher dans le petit local attenant à la gendarmerie s'il ne cessait le feu. Le prétexte de cette violation "injustifiée" de domicile était que la flamme sortait de plusieurs mètres au-dessus de la cheminée !

Ce trouble-fête, empêcheur de chauffer les étoiles, tremblait d'être rebrûlé, car il avait failli périr dans les flammes lors de l'incendie de sa maison et de ce fait était resté plusieurs mois en traitement. Cet incendie avait-il été allumé par cet inquiétant voisin ? L'enquête ne l'a pas établi. C'est égal, feu et fou peuvent être deux redoutables coopérateurs.

Après ses débauches de belles flammes, mon pauvre fou se blottissait dans son lit de feuilles qui n'étaient plus sèches puisque la neige et la pluie entraient librement chez lui, et dormait sans doute quelques heures. Mais le froid se faisait de nouveau sentir et, à court de bois, il s'acheminait avec sa brouette, la mine longue, vers la forêt voisine à la recherche d'une nouvelle provision. Pas n'était besoin pour cela que l'aube eût paru, car une fois je le rencontrai sur la route vers 3 heures du matin, par un froid de loup, poussant son inévitable brouette !

Une fois il causa une belle surprise au brigadier de gendarmerie. Depuis deux ou trois jours on ne l'avait pas vu rôder. On le croyait à Tirelouse, sa campagne, mort peut-être. Son chien paraissait être le seul habitant de la cahute, et, mourant de faim accueillait les passants avec des aboiements sinistres, même il s'approchait avec une insistance significative des tibias humains, ne pouvant ronger ceux du mouton. Bref, on le désigna aux foudres du guet, comme candidat sérieux à la rage. Le brigadier, plus zélé qu'avisé, (car enfin, où se trouve le chien, le maître, mort ou vif, s'y trouve généralement aussi), le brigadier fusilla le pauvre animal puis s'enquit, par acquit de conscience, de la présence possible, mais, dans son esprit, invraisemblable, de Pelletier dans la mesure. Il l'appela plusieurs fois, et Pelletier, que deux coups de feu tirés à quelques pieds de son oreille n'avaient pas dressé sur ses talons, finit par répondre par un grognement étrange : on le trouva blotti entre la muraille et un reste de commode. Le brigadier, qui aurait pu le blesser, se promit bien de ne plus tirer de chiens à domicile, encore qu'on l'en priât, mais seulement sur la voie publique.

Ayant pendant quelque temps éprouvé, malgré sa suffisance de fou, que la misère s'acharnait sur lui à Tirelouse aussi bien qu'à Thorigny, Pelletier s'arrêta à un grand parti. Par une belle nuit de printemps, de mai, sauf erreur, (ce mois, je ne sais pourquoi, est particulièrement favorable aux suicides), il se pendit.

Ce malheureux, victime de sa tête mal équilibrée, était la vanité en personne. Comme à certain philosophe, on aurait pu lui dire qu'on apercevait son orgueil à travers les trous de ses haillons.

Aussi, pour priver les langues venimeuses du plaisir de dire qu'il était mort dans la misère, il avait gardé 3 louis d'or (60 fr) dans sa poche !

Comme Villechat, Tirelouse est libre : avis aux amateurs.

## TROGLODYTES DE THORIGNY (29)

Les habitants de la carrière de Thorigny sont de simples mendiants. Le maître de céans, atteint depuis son enfance de paralysie d'une partie des muscles du côté droit, et n'ayant guère par conséquent qu'une moitié d'homme à sa disposition, n'a jamais fait, que je sache, œuvre de ses cinq doigts, sauf qu'il passe pour un colporteur fieffé. Pauvres petits lapins, trotter si gentiment et être attrapés par un boîteux !

La femme est une triste créature très peu intelligente, mais en revanche fort vicieuse. On peut dire d'elle : pauvre, mais gredine. Avant son mariage elle avait eu deux enfants dont une fille. Cette enfant avait été recueillie d'assez bonne heure par une pauvre femme du village, sa tante. Là, elle grandit et se développa difficilement, car ses débuts dans la vie n'avaient pas été heureux à la caverne. Plus tard, la mère avait voulu la reprendre avec elle pour l'initier au vice et exploiter sa jeunesse. Mais la jeune fille refusa énergiquement et supplia sa tante de tenir bon. Ce qui fut fait. Depuis, cette personne pût se marier après avoir fait adresser, à son infâme mère qui s'opposait au mariage, l'ultimatum de l'abbé Lemire.

Les enfants légitimes de cette triste femme ont 15 et 25 ans. L'aîné, qui a quitté la caverne natale, travaille machinalement, toujours sous la surveillance de quelqu'un; il boit et fume son gain. L'autre, qui pourrait fort bien déjà travailler, flâne et mendie. Les instituteurs de Thorigny ne sont pas parvenus à faire distinguer l'A du B à ces deux crétiens, très peu assidus à l'école d'ailleurs.

Décidément quoique Platon, sauf erreur, ait défini assez humoristiquement l'homme : " un animal à deux pieds, sans plumes," (ce qui, dans son esprit, signifiait sans doute que si la femme est supérieure à l'oie, bien des hommes sont peut-être inférieurs à l'aigle); cependant il y a quelque différence entre les membres de la collectivité humaine placés aux deux bouts de l'échelle sociale; la même, si l'on veut, qu'entre la mousse et le sapin, végétaux sylvestres tous deux, et de plus toujours verts. (29)

LES HÔTES DU RAVIN  
DE FLEURIGNY (30)

Famille de gens pervers. Du côté des femmes surtout. La démarche de l'une d'elles, la mère, son aspect repoussant, son visage boursouflé et cramoisi font qu'on ne fait pas de leur gourbi un but de promenade préféré : les hôtes du ravin font tort au ravin. La grande fille, être sans volonté, vouée par sa mère au vice, a toujours quelque enfant sur les bras. Remise à flot par les soins de personnes charitables et distinguées qui lui refont une réputation, elle paraît un beau jour capable de se conduire convenablement; mais, de retour dans la zone d'action de sa mère, elle retombe toujours.

L'infirmité de la volonté est évidente chez ces malheureux. Exemple : un jour d'hiver le vent avait presque comblé de neige leur ravin. Grâce aux soins dévoués du curé de Fleurigny et de quelques principaux de la commune, on parvint à leur faire passer des vivres et du bois, sans cela il n'y avait nulle apparence qu'ils se fussent tirés d'embarras eux-mêmes en essayant de déblayer la neige : les mulots et autres rongeurs leur paraissent supérieurs en initiative !

La vieille grand'mère, démente, se mit à courir certain jour à travers champs, pieds nus, sans vêtements, dans la neige, et en mourut. (30)

---

HABITANTS DE LA CAVERNE  
DE LA POSTOLLE (17)  
=  
LES BÊTES DE LA CAVERNE  
DE LA POSTOLLE

Dans la petite caverne de La Postolle végète une famille composée d'une vieille femme, d'une fille d'environ trente ans et d'un enfant idiot. La vieille est veuve depuis longues années et eût, en son temps, une conduite déplorable. Quand je la vis il y a tantôt dix-sept ans elle présentait le même masque de coquinerie mystérieuse de sorcière du Moyen Age qu'elle présente encore aujourd'hui. Si elle possédait un chat noir, l'illusion serait complète. Malgré son aspect lamentable, sa figure mince, ridée, diaphane, ses yeux cachés au fond d'une orbite cadavéreuse, appuyée sur un bâton et la hotte au dos, elle va, elle va...

Sa retraite est à 4 kilomètres de Thorigny et à une altitude de 100 mètres supérieure à celle de ce lieu, n'importe, elle remonte le soir là-haut et chargée de provisions par des sentiers pleins de cailloux arrondis, au milieu desquels on avance de trois pas en reculant de deux.

La fille est une pauvre inoffensive et plutôt honnête, semble-t-il, qui a eu le malheur de sortir de sa retraite pour être domestique. Après une liaison malheureuse, son séducteur l'abandonna lui laissant le fardeau d'un enfant. Ce pauvre être a neuf ans, il ne marche pas encore; ses membres sont grêles, ils sont toujours agités par des mouvements désordonnés, sa face grimace, son œil est atone, son crâne est petit : corps sans âme.

L'eau va toujours à la rivière, et la misère à la misère !

---



## LES TROGLODYTES

### DE LA BORDE (31)

Trois familles habitent les carrières de La Borde.

Les habitants de la carrière la plus rapprochée du hameau forment le groupe le plus industriel de la série. Au bord de la route, le propriétaire du chétif logis a planté des épines et a complété son enclos de deux autres côtés. Au-dessus de l'habitation de ce Monsieur de la Haye s'étale un jardin, suspendu, s'il vous plaît, et la cheminée d'un mètre de haut émerge de cette assez misérable merveille du monde. Le maître de ce réduit et sa femme sont assez rusés, passablement oiseau de proie, de petite envergure, s'entend. Leurs enfants ont fréquenté l'école et valent mieux qu'eux. Cette famille n'a pour ressource visible que la craie que l'homme extrait d'une petite carrière à ciel ouvert située dans son enclos et que les légumes qui poussent dans le jardin.

L'autre caverne, attenante à la précédente est habitée par de très pauvres gens. Le mari, berger, travaille médiocrement; la femme, sans profession, est une pitoyable ménagère. Ils ont deux enfants : un jeune homme d'une vingtaine d'années et une grande fille de plus de vingt cinq ans presque idiote.

Il y a quelques années ces malheureux avaient trois enfants quand ils furent visités par la fièvre typhoïde. Je fus appelé et je trouvai leur retraite obscure, sans air, dépourvue de lits convenables ou même possibles pour des malades, sans linge, et, dans ce milieu rendu infect par les déjections, deux grands garçons de 14 et 22 ans, atteints depuis huit jours au moins. Je dis au père de s'occuper de faire conduire ses fils à l'hospice car dans sa "maison" une maladie aussi longue et aussi grave que cette sorte de fièvre ne pouvait pas être menée à bien. Les habitants du hameau les conduisirent à Sens, mais l'Hôtel-Dieu, ô ironie, ne fut pas hospitalier pour eux. Malgré mon certificat et le spectacle de la cruelle maladie on les pria de repasser quand ils pourraient fournir une pièce indispensable : l'engagement formel du maire de leur commune de payer les frais de maladie de ses administrés. Evidemment, c'était d'accord avec la lettre du règlement. Mais la lettre tue. Brisés des 14 kilomètres qu'il leur avait fallu franchir pour se rendre à Sens, ils reprirent le chemin de La Borde. Le conseil municipal de leur commune fut invité à se prononcer dans cette affaire et vota, je pense, à l'unanimité, la somme nécessaire au paiement des journées d'hôpital, puis nos deux fébricitants recommencèrent leur expédition. Mais le plus jeune revit seul la caverne paternelle, l'autre était mort presque en touchant au port !

Aujourd'hui l'assistance médicale gratuite prévient presque toujours le retour de pareils faits... quand les conseils municipaux le jugent opportun.

L'autre logis souterrain est le plus confortable des trois : il y a une porte et une fenêtre, et l'heureux propriétaire, petit vieux mari d'une petite vieille assez rusée, est un philosophe ou je me trompe fort. Quand ses malheureux voisins avaient la fièvre typhoïde, il me dit : "Voyez-vous, Monsieur, ils sont si mal logés, on ne voit ni ciel ni terre là-dedans. Mais moi j'ai un logement et j'y vois clair !" Diogène (32), en l'entendant, aurait éteint sa lanterne, et déclaré avoir trouvé son homme, si tant est que l'homme de ses rêves fût un mortel content de son sort. En tout cas un mal partagé, un socialiste farouche qui passerait huit jours à l'école d'un pareil maître serait peut-être, je ne dis pas satisfait, mais fier de son sort ! C'est dans de telles Facultés qu'il faudrait envoyer nos fameux médecins des plaies sociales : ils verraient en effet que les maux de l'humanité ne sont que relatifs et que tel capitaliste goutteux et cacochyme est cent fois moins heureux qu'un pauvre moucheron humain célébrant naïvement les bienfaits d'un rayon de soleil.

## LES HABITANTS DES CAVERNES DE MICHERY

Un homme, une femme et leur fille habitent ces carrières. Individus sans ordre ni prévoyance. La femme est une triste mère pour la grande fille d'environ quinze ans dont l'avenir est d'ores et déjà compromis par les exemples quotidiens, quoiqu'elle soit intelligente, ayant obtenu le prix cantonal de l'examen du certificat d'études. Le père travaille à ses heures. Il est puisatier. Ce métier est très pénible, voire dangereux, mais rémunérateur. De là de temps en temps pour lui le moyen de s'accorder quelque agréable, mais ruineuse diversion. Comme d'ailleurs ce n'est guère que pendant les grandes sécheresses que l'on recrée les puits et que l'on en ouvre de nouveaux, le travail n'a rien de régulier. Sans économie, ces infortunés sont fatalement voués à une misère qui se fera de plus en plus noire. Dans la force de l'âge ils n'ont pas été capables de payer un modeste loyer. Que leur réserve la vieillesse ? La pitié de leurs concitoyens, tout au plus.

---

## QUELQUES RÉFLEXIONS SUR L'ÉTAT SOCIAL

Paulo majora canamus (33). Ceux qui se décernent le titre de meilleurs amis des humbles, et des faibles, les socialistes révolutionnaires et les anarchistes, qui disent avoir un cœur si grand qu'ils se préoccupent, parfois en banquetant à cinquante francs par tête, du sort de tous les misérables, prétendent, nouveaux Sieyès (34), avoir pour objectif l'avènement du Quatrième Etat. Ils veulent faire rendre gorge à l'insolente bourgeoisie qui s'est engraisée de la maigreur du pauvre. Ils feignent de ne pas s'apercevoir que les riches sont souvent charitables. La charité ! archaïsme chrétien ! Pour ces Messieurs, les œuvres charitables ou humanitaires ne sont pas autre chose que l'os que la Société dédaigneuse jette à l'indigence. Pour eux ce que l'on donne par charité est une dette que l'on paie, et mal, outrageusement mal. Suivant eux, celui qui reçoit devrait prendre. Parlez-leur de Vincent de Paul ou des philanthropes d'aujourd'hui et d'hier, ... ils pensent à autre chose ! Et pourtant il a été fait quelque bien depuis qu'il y a des malheureux. Sans parler des enfants débiles que l'on ne jette plus à l'Eurotas (35). Il est déjà loin le temps où l'on couchait dans un même lit à l'Hôtel-Dieu six pauvres truands atteints de maladies différentes. Oui, grâce à l'édification de vrais palais hospitaliers on peut isoler les malheureux de ceux de leurs semblables qui pourraient apporter un surcroît à leurs maux ; oui, l'on fait bénéficier les pauvres des découvertes qui suppriment la

souffrance pendant les délabrements nécessaires, et en pratiquant les opérations chirurgicales dans des pavillons écartés; on ne fait plus de l'hôpital un lieu de supplice pire qu'une place de Grève, car les opérés de demain n'ont pas sous les yeux le spectacle obligé de leurs prochaines mutilations; oui, grâce aux soins diligents et éclairés, les infections de l'organisme deviennent de plus en plus rares, et des milliers d'existences sont ainsi conservées. Et surtout l'on ne meurt pour ainsi dire plus de faim, au sens littéral et brutal du mot. Aujourd'hui l'on peut presque dire que celui qui meurt faute de l'assistance de ses semblables le veut bien, comme le prouvent nombre d'orgueilleux suicides.

Oui, certes, la bonne volonté de la Société envers ses membres les moins favorisés est évidente, cette bonne volonté que le ciel souhaitait à la terre dans la nuit du premier Noël. Bien avant les socialistes on a fait du Socialisme, et du meilleur, sans le savoir, je l'accorde, car la charité est de sa nature assez discrète pour s'ignorer elle-même, à plus forte raison pour ne pas se décorer d'un titre.

Sans doute il y a des desiderata. Sans doute il y aurait des modifications d'importance à introduire dans le fonctionnement vraiment efficace de l'assistance publique. Telle personne plutôt aisée ne prend-elle pas, moyennant une rétribution dérisoire, le lit d'hôpital qu'en bonne justice doit seul occuper celui qui y a droit de par son dénue-ment, et qui se morfondra à la porte à moins qu'il n'entre d'urgence à la salle des morts? Sans doute que de gens favorisés par des influences locales ne sont-ils pas appelés à bénéficier de l'assistance médicale gratuite au détriment de miséreux avérés. Sans doute la fille-mère, qui a une première fois bénéficié des secours de l'hospice, en sera privée lors de la naissance d'un second ou d'un troisième enfant, (mesure prudhommesque, excellente pour grossir le chiffre des infanticides), comme si ce second ou troisième enfant ne naissait pas pour la première fois, et comme si cette fille n'avait pas déjà de lourdes charges.

Mais laissons de côté les détails et ne considérons que l'ensemble. Est-ce que le fonctionnement de l'assistance publique ne se perfectionne pas continuellement? Est-ce que la charité n'est pas chaque jour plus ingénieuse et plus diligente? Certes, si nombre de personnes aisées, et, à plus forte raison, opulentes, avaient connaissance de certaines misères et de certaines détresses, nul doute qu'elles ne vînsent, et de grand cœur, au secours d'infortunes si dignes d'intérêt.

Aussi ceux d'entre nous, que leur profession met plus à même d'être témoins des effroyables misères humaines, seront d'avis que nous devons tous travailler sans relâche à combattre l'égoïsme, et pendant que nous voyageons pour l'éternité, nous devons présenter les uns aux autres les pèlerins de la caravane humaine.

Sans aucun doute, nous aurons toujours des pauvres parmi nous, suivant la parole du Christ. Sans aucun doute, il y aura toujours un Quatrième Etat dont l'avènement n'aura jamais lieu, je veux parler des insuffisants-nés, qui restent enfants toute leur vie, dont la volonté n'a pu se mettre en jeu, et qu'aucune étincelle n'a pu enflammer.

Mais il convient d'examiner à fond tout individu appartenant à l'espèce humaine, de le retourner en tout sens, pour ainsi dire, avant de se prononcer sur son peu de valeur intrinsèque : des savants se sont lourdement trompés en affirmant l'inaptitude de certains sauvages à la civilisation. Et c'est ainsi que le Quatrième Etat pourra devenir de plus en plus quantité négligeable, au point de vue du nombre s'entend.

Ceci me ramène à mes troglodytes.

---

## CONCLUSION

Que peut-on faire pour ces misérables. Et d'abord y a-t-il quelque chance de refaire les adultes ? C'est discutable. Mais pour les enfants, il n'y a pas de doute possible, on peut agir puissamment sur eux : on peut les élever. L'habit ne fait pas le moine, dit-on assez inexactement. En tout cas, la maison fait ou défait son habitant. De la lumière pour les yeux et nous aurons moins de cas de strabisme; de la lumière pour le corps et nous verrons moins de pâleur chez les nourrissons, moins d'imbécilité chez les adolescents. Ceci vise aussi bien ceux qui habitent des cavernes que ceux qui sont blottis dans les obscurs et infects réduits des grandes cités. Et de l'air à profusion. Ah ! oui, si l'impôt sur le sel était scélérat celui sur les portes et fenêtres l'est tout autant. Ne vaudrait-il pas mieux imposer le fer et le bois des tonneaux que le fer et le bois des portes, et le verre qui contient l'alcool que celui qui laisse passer la lumière ?

Et puis l'Ecole. Que ces infortunés enfants viennent donc souvent, viennent donc assidûment à ces palais scolaires (l'école de Thorigny est un modèle du genre), quand ce ne serait que pour s'y chauffer en hiver, s'y plier à une discipline uniforme, mais raisonnable, y échapper à un funeste désœuvrement en tout temps et rompre pendant quelques heures par jour la permanence d'un contact avec des parents plus ou moins déçus. L'enfant, même mal doué, verra toujours à l'école quel-

que chose qui pourra l'intéresser. En dehors des leçons peut-être trop abstraites pour son faible esprit, il aura l'enseignement plus concret par l'image et les leçons de choses; il aura le spectacle du jardinage utilitaire et d'agrément : il verra des sauvageons transformés par la greffe en arbres fruitiers, des fleurs rustiques, mais belles, de la civilisation embryonnaire, je l'accorde, mais de la civilisation en action. Et ce qu'il faut au troglodyte passif c'est l'impulsion primordiale. Ou je me trompe fort ou, en vertu de la moutonnerie humaine qui dans d'autres circonstances est un défaut, mais dans le cas présent serait une forme de la docilité, c'est-à-dire une qualité précieuse, les enfants même très bornés s'efforceront d'atteindre d'abord, eux aussi, à un certain idéal de propreté, de décence et d'ordre, de travail efficace ensuite, de ce travail qui grandit l'homme moins encore à ses propres yeux qu'à ceux de ses semblables, et qui exclut l'orgueil.

Si la première génération de ces fils de troglodytes, justiciables, comme de jeunes sauvageons, de la greffe régénératrice de l'instruction, n'arrive pas à produire des inventeurs de poudre et des héros, peut-être que la seconde élèvera au moins quelque peu la stature intellectuelle et morale de ses descendants. Morbleu ! Paris n'a pas été bâti en un jour, et ne faut-il qu'il se passe bien des siècles avant que les qualités d'une race ne soient réalisées à leur plus haute expression ou dans une génération ou dans un homme. Mais il serait triste de se résigner à un état de choses qui est une honte pour la société actuelle et qui fait l'effet d'une excroissance hideuse sur la face vénérable du XIXe siècle finissant.

Il suffirait peut-être, dans bien des cas, pour obtenir ces résultats, d'obliger simplement les parents à laisser ou à faire fréquenter l'école à leurs enfants, ce qui pourrait plus tard les dispenser de fréquenter la prison, et ce qui empêcherait le père de paresser en comptant sur le sac de pain que lui rapporte son gamin dès qu'il a la force de mendier c'est-à-dire dès l'âge de 7 ou 8 ans.

En France, disent les étrangers, les lois sont faites pour n'être pas observées. Les étrangers ont des raisons de parler ainsi : outre l'instruction mollement obligatoire, il y a la mendicité interdite pour rire, et même cotée sur les listes d'assistance comme une profession; il y a aussi le vagabondage protégé quand il s'abrite sous la bâche du roulottier vannier, au fond entrepreneur de mendicité et capable de tout.

Dans notre pays l'instruction est obligatoire, mais surtout sur le papier.

Obligation pour obligation, ou, si l'on veut, contrainte pour contrainte, mieux vaut celle qui s'exerce dans le jeune âge, et en vue de la liberté individuelle, du "self government", pour le reste de la vie.

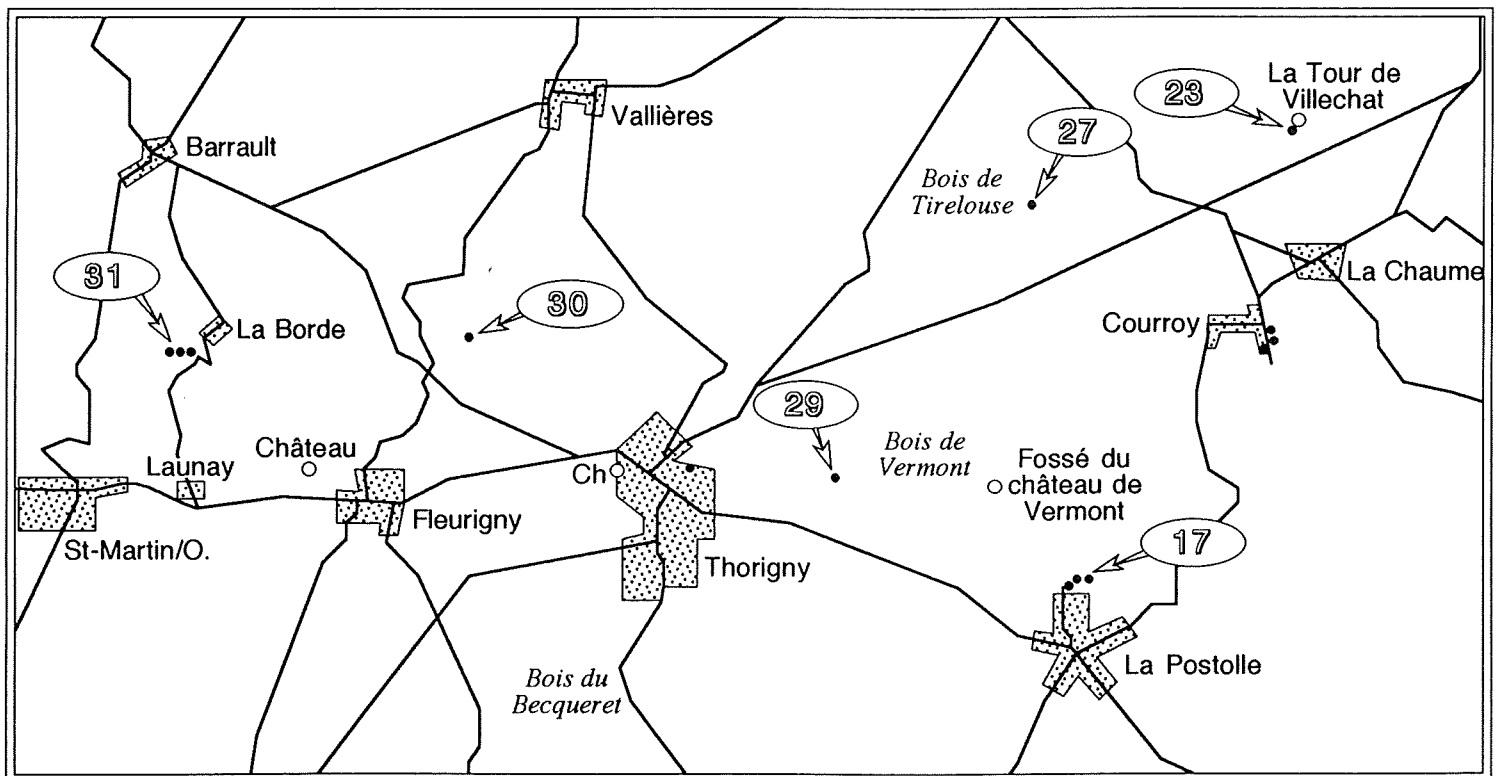
L'instruction, a-t-on dit, ne peut rien sans l'éducation. Mais est-ce qu'il n'y a pas de l'éducation dans l'instruction, comme aussi de l'instruction dans l'éducation ?

En tout cas, si, aujourd'hui, en France, le ministre du culte est chargé de l'instruction religieuse des enfants, de concert avec les familles, cette instruction n'est possible qu'autant qu'elle aura été préparée par l'instituteur, lequel ne se borne pas, quoi qu'on en dise, à élever les enfants dans la seule crainte des gendarmes, mais s'attache à développer chez eux la connaissance de la loi morale, et à rendre leur conscience de plus en plus délicate. Avant d'étudier, d'ailleurs, un catéchisme ou l'histoire sainte, il faut posséder déjà un fonds de notions de morale générale et pratique, et surtout il faut savoir lire. Il me semble que c'est peut-être ici le cas de contredire J. de Maistre (36) et de dire que ce n'est pas le bourreau, mais l'instituteur, qui est le premier citoyen du pays.

Timothée COURTOIS

---

- 17 → Habitations troglodytiques de La Postolle (pp 27 & 45) (visibles).
- 23 → Habitation troglodytique de Villechat (p 37) (visible).
- 27 → Habitation troglodytique de Tirelouse (p 40) (visible).
- 29 → La "Crayère à Macat" (pp 43 & 64) = photos p 65 (comblée).
- 30 → La "Ravine à Colletat" (pp 27-44-66) = photo p 67 (comblée).
- 31 → Habitations troglodytiques de La Borde (p 46) (visibles).



• habitation troglodytique.



## LEXIQUE - APPENDICE

*1 (p17) - ...quæque vidi : "ce que j'ai vu !"*

*2 (p18) - Au siècle dernier, Monsieur Carlier transforma Thorigny tout comme le baron Georges Haussmann (1809-1891) dirigea les grands travaux d'embellissement et d'assainissement de la Capitale.*

*3 (p18) - M. Carlier, ancêtre, au cinquième degré, de l'actuel châtelain, acheta le château de Thorigny en 1842. Il fit beaucoup pour le village. Dans l'église, le vitrail "Saint-Pierre" lui est dédié.*

*4 (p18) - Avant le plébiscite du 2 décembre 1852, il y avait en France une vive opposition républicaine soigneusement repérée par le Ministre de l'Intérieur et ses préfets du Second Empire. M. Nicolas-Marie Courtois, père du Dr Courtois, était sur la liste des personnes à envoyer à Mazas, la prison des politiques. M. Carlier, alors préfet de police, fit son devoir en participant à la répression des opposants; mais les habitants de Thorigny reprochèrent, à celui qui fut leur bienfaiteur, d'avoir agi bien sévèrement... alors qu'il ne faisait que son devoir. Il faut dire que M. Carlier était très favorable à cette répression puisqu'il démissionna de son poste de préfet de police lorsqu'il constata une trop grande indulgence de la part de l'Empereur. Il devint Conseiller d'État.*

5 (p19) - Le Klondyke est une rivière du Canada où des gisements d'or furent exploités en 1896, et le Pactole une petite rivière d'Asie Mineure qui roulait des paillettes d'or.

A Thorigny, il ne suffisait pas de se baisser pour faire fortune comme le firent les chercheurs d'or du Canada, et Crésus sur les rives du Pactole où il régna de 560 à 546 avant J.C.

Le Dr Courtois aurait choisi une toute autre comparaison s'il avait eu vent d'une étymologie, quelque peu fantaisiste mais non moins charmante, attribuée au nom Oreuse :

- tout comme une rivière pleine de boue aurait été baptisée "Boueuse" et une autre envahie de cailloux se serait nommée "Caillouteuse", le nom de l'Oreuse laisserait à croire que, dans un lointain passé, cette source fut "pleine d'or". Rêvons !!!

6 (p19) - Quand le Docteur Courtois s'établit à Thorigny, les docteurs Colomb et Brissot y exerçaient déjà la médecine.

7 (p19) - Les vieux tonneaux servaient de clapiers aux lapins domestiques, ces derniers étant ici identifiés aux médecins citadins.

8 (p19) - Urbain Olivier : littérateur suisse, né et mort à Eysins (canton de Vaud) 1810-1888, écrivit un grand nombre de romans et de récits moraux qui devinrent populaires, notamment : Récits de chasse et d'histoire naturelle (1857); Matinées d'automne (1859); La fille du forestier (1865); Raymond (1867); Oncle Mathias (1868); Le tailleur de pierre (1874); Récits Vaudois (1880).

9 (p20) - M. Armand de Quatrefages de Bréau (1810-1892) fut naturaliste et anthropologue, M. de Mortillet (1821-1898) archéologue, et le Docteur Paul Broca (1824-1880) chirurgien et anthropologue (il étudia le cerveau et localisa les fonctions du langage dans la troisième circonvolution frontale gauche).

10 (p20) - Age du laiton : tout comme le silex taillé était l'arme du chasseur préhistorique, le fil de laiton est celle, judicieusement choisie, du braconnier pour confectionner ses "cravates" (collets) car ce métal coulisse parfaitement bien et garde longtemps son efficacité puisqu'il ne rouille pas.

11 (p22) - Génèse chap. 41 : allusion ici à l'interprétation, par Joseph, du rêve du pharaon; les sept vaches grasses présageaient sept années de prospérité, les sept vaches maigres, sept années de famine.

12 (p22) - Don : ce fleuve d'URSS donne son nom au "Pays des Cosaques du Don". Ces Cosaques étant réputés comme de très habiles cavaliers.

13 (p23) - Esther : c'est-à-dire "cachée", juive de la tribu de Benjamin, nièce de Mardochee, est née en Perse pendant la captivité de Babylone. Elle plut par sa beauté et sa douceur au roi de Perse, Assuérus, qui en fit son épouse, après avoir répudié l'altière Vasthi. Elle sauva la vie à Mardochee et au peuple juif, qu'Aman, favori d'Assuérus, voulait faire périr, irrité de ce que Mardochee ne consentait pas à fléchir le genou devant lui.

Ce court résumé permet la compréhension des trois strophes de cette page 23.

Alfred Dreyfus, officier français, était israélite et fut accusé et condamné à tort pour espionnage en 1894. Il fut gracié (1899) et réhabilité (1906) après une violente campagne de révision (1897-1899), dénaturée par les passions politiques et religieuses. Esterhazy, le véritable espion, fut démasqué.

Dans les trois strophes nous trouvons aussi :

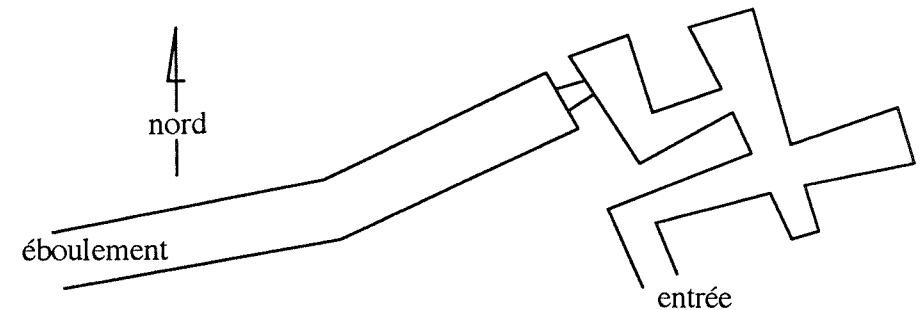
- hulan : (ou uhlan) cavalier, mercenaire des armées de Pologne, de Prusse, d'Autriche et d'Allemagne. Esterhazy, dans cette affaire, était bien un mercenaire à la solde de la Prusse.

- les Iles du Salut : petit archipel de la Guyane française, au nord de Cayenne, comptant, entre autres, l'Ile du Diable où fut détenu Dreyfus.

- Edouard Drumont et Henri Rochefort : journalistes antisémites, farouches adversaires des défenseurs d'Alfred Dreyfus.

14 (p24) - Souterrain de Villechat. Au centre du bois qui domine la route de Thorigny à St-Maurice-R.H.

Plan approximatif du souterrain de la Tour de Villechat :





15 (p25) - *Æquo animo* : "d'une âme égale", en toute tranquillité.

16 (p26) - M. le Marquis de Raigecourt était le châtelain de Fleurigny.

17 (pp 27 & 45) - Habitations troglodytiques de La Postolle (repère n°17 sur la carte de la page 57). Cet habitat souterrain, encore visible aujourd'hui, se trouve à quelques dizaines de mètres au-dessus du réservoir d'eau, à droite du chemin prolongeant la route.

18 (p27) - Frédéric II le Grand (1712-1786), roi de Prusse, ami de Voltaire, préférait, à cet asile sauvage, s'entourer de "beaux esprits" qu'il invitait au somptueux château de Rheinsberg.

19 (p30) - *farniente* : mot italien signifiant "ne rien faire" (de *fare* "faire" et *niente* "rien"). Douce oisiveté.

- *lazzarone* : (littéralement = lépreux) nom sous lequel on désignait, à Naples, les hommes de la dernière classe du peuple et, plus généralement, les mendiants.

- *sybarite* : personne qui mène une vie molle et voluptueuse, comme l'étaient réputés les habitants de Sybaris (ville d'Italie).

20 (p30) - *Quemadero* : lieu où l'on brûlait les hérétiques condamnés au feu par le Saint-Office.

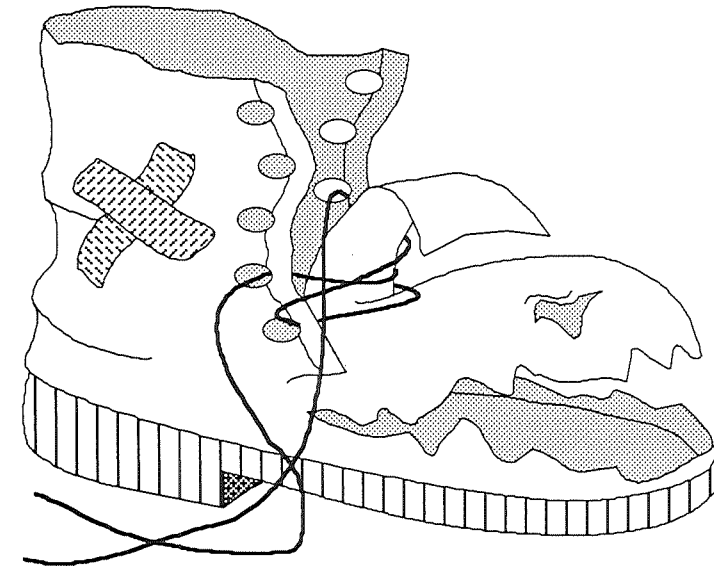
21 (p30) - *Gastër, gastros* : mot grec désignant le ventre, l'estomac.

22 (p32) - *Influenza* : mot italien signifiant "écoulement de fluide, influence". Synonyme vieilli de grippe.

23 (p37) - Habitation troglodytique de Villechat (repère n°23 sur la carte en page 57). Sur le bord droit du chemin qui longe le bois de Villechat par la gauche.

24 (p37) - Analogie avec le drame de Shakespeare : Macbeth, poussé par sa femme, supprime Banquo afin de rester seul prétendant au trône. Mais les fils de l'assassiné vengeront leur père en détrônant Macbeth.

Les Grapillard, dont la situation est semblable à celle des Macbeth, exterminent les lapins afin de régner en seuls maîtres sur le royaume, pourtant peu enviable, des cavernes. Un jour, et en l'occurrence aujourd'hui, les fils de ces rongeurs seront les rois des lieux.



25 (p38) - Pélion et Ossa sont deux montagnes de la Grèce que, selon la Fable, les Géants entassèrent quand, révoltés contre Zeus, ils voulurent escalader le ciel.

Dans cette comparaison, nous retrouvons les Géants (les braconniers le sont par rapport aux petits quadrupèdes), Zeus (la loi et ses gendarmes) et les deux "monts" de lièvres et de lapins que nos troglodytes entassent pour atteindre leur ciel qui n'est autre qu'une espérance bien terre à terre mais primordiale : manger.

26 (p39) - Roger de Collery, dit Roger Bontemps (1470-1540), était prêtre et secrétaire de l'évêque d'Auxerre. De l'humeur la plus joviale, il présidait à Auxerre une société facétieuse dont le chef prenait le titre d'abbé des fous : c'est d'après lui qu'on a nommé "Roger Bontemps" un homme qui est sans souci.

27 (p40) - Retraite se trouvant dans les bois de Tirelouse (repère n°27 sur la carte en page 57).

28 (p40) - Fleur d'oranger : décorant les tables de mariage.

Lauriers d'Hercule : notre pauvre homme, dieu d'un jour voulant peut-être se montrer digne de sa couronne de laurier, accomplit l'un des douze travaux d'Hercule (le nettoyage des écuries d'Augias en y faisant passer le fleuve Alphée); nous supposons que Pelletier se contenta d'une fourche et d'un balai.

29 (p43) - Habitation troglodytique de Thorigny (ou de Vermont) (repère n°29 sur la carte de la page 57). Appelée "Crayère à Macat", elle est aujourd'hui entièrement comblée.

Dans son étude, le Dr Courtois la nomme "carrière de Thorigny" ou "carrière de Vermont" du nom du bois en lisière duquel elle se trouvait.

Les vues ci-contre, prises entre 1900 et 1910, donnent une idée de l'aspect extérieur de cette demeure aujourd'hui disparue.

C'est à la suite du remembrement général des terres, opéré au début des années 60, que cette crayère devint une décharge sauvage pour maintenant, une fois comblée, être aménagée en champ cultivable.

Ce lieu, autrefois allergique à la Culture (avec un grand "C"), l'est tout autant aujourd'hui aux cultures car le sol est très crayeux et, de ce fait, d'un rendement médiocre.

Les derniers habitants furent les Mondemée (surnommés Macat) puis les Paunon et enfin les Pescay.

Ce sont les Mondemée qui posent sur la photo ci-contre (le père, la mère et les deux fils Aristide et Edouard) et dont il est question en page 43 de cette étude.

Les Mondemée n'étaient pas hardis et craignaient la Société, ils vivaient comme de vieux loups retranchés au fond de leur tanière. Mais il fallait bien vivre, ou plutôt survivre, et pour cela le père Macat prenait sa besace et partait quémander quelques morceaux de pain tout en espérant aussi d'autres nourritures pour "varier le menu". Son gagne-pain officiel était la fabrication de balais de "boulin" (bouleau) qu'il vendait dans les fermes. La brouette, figurant sur la photo, servait au transport des balais, mais parfois les fils y chargeaient aussi leur père dont l'infirmité ralentissait la marche.

Les Macat avaient donc deux fils : Edouard et Aristide. Le premier n'était pas vraiment malade mais, étant couvert de maux tant sa crasse le rongea, alla finir ses jours à l'hospice. Son frère Aristide, plus convenable malgré tout, travaillait dans les fermes et aussi occasionnellement à la tuilerie des Bruyères les jours où l'on cuisait la brique... afin peut-être de bénéficier de la chaleur du four.

Paunon vint ensuite occuper les lieux. Ce misérable avait une nièce aisée puisqu'elle tenait une boulangerie à Sens. Elle trouvait son oncle original et le disait fâché depuis qu'ils avaient "fait leurs affaires de famille". Après Paunon, qui y demeura jusque dans les années 30, c'est la famille Pescay qui y élit domicile : ce seront les derniers occupants.

THORIGNY-SUR-OREUSE (Yonne) - Une Famille de Troglodytes : Les Macat (La Crayère)



Crayère à Macat  
(voir note 29 ci-contre)

Thorigny-sur-Oreuse. — La crayère



30 (pp 27-44) - Ravin de Fleurigny (ou de Vallières) (repère n°30 sur la carte de la page 57). Appelé aussi "Ravine à Colletat" et "Grotte du Père Jean" il est aujourd'hui presque entièrement comblé.

Lisa Colletat, photographiée, page ci-contre, entre 1900 et 1910 devant sont logis, vivait là avec son compagnon Forgeot.

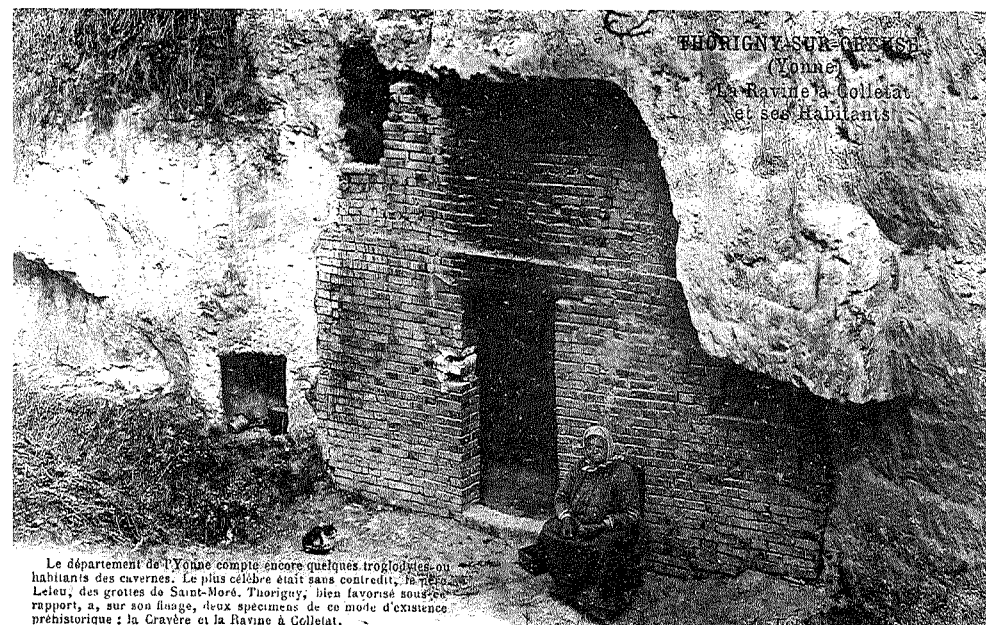
Forgeot travaillait dans les tuileries : d'abord à Vallières, chez le Père Marcel, puis à St-Martin, chez Lescot. Mais la "Guerre de 14" arriva, il fallait des bras pour la culture, il travailla donc dans les fermes.

Lors de la construction de la nouvelle route de Fleurigny à Vallières, la Mère Colletat, énorme et très forte, roulait les brouettes de cailloux sans plus de peine que s'il c'était agi d'une voiture d'enfant.

Sur ses vieux jours, elle quitta la grotte pour la tuilerie désaffectée de Vallières où, souffrant d'emphysème, elle mourut lors d'une crise d'asthme. Forgeot, qui lui apportait un peu d'argent tous les dimanches, la trouva, debout au pied de son lit, agrippée à la cheminée, il s'affola et courut à Vallières chercher du secours, mais... elle était bien morte, là, debout.

La ravine resta longtemps sans locataire; ce n'est que dans les années 30 que le "père Jean" s'y installa. Etant Alsacien, tout du moins le prétendait-il, pendant la dernière guerre il servit d'interprète aux Allemands qui le chargeaient même d'inspecter nos villages; ce qui amena la population à tout de suite le classer dans la poubelle des collaborateurs. Il vivait de peu puisqu'il se contentait de ce qu'il glanait dans les champs et parfois même... les jardins.

Il quitta sa tanière, après la guerre, pour aller mourir à l'hôpital.



Le département de l'Yonne compte encore quelques troglodytes ou habitants des cavernes. Le plus célèbre était sans contredit, le Père Jean Leleu, des grottes de Saint-Moré. Thuoniguy, bien favorisé sous ce rapport, a, sur son flanc, deux spécimens de ce mode d'existence préhistorique : la Cravère et la Ravine à Colletat.

Ravine à Colletat  
(voir note 30 ci-contre)

31 (p46) - *Habitations troglodytiques de La Borde* (repère n°31 sur la carte en page 57). Elles sont en bordure du hameau. (Ne pas confondre avec les grandes crayères de La Borde qui, elles, se trouvent bien plus à l'ouest).

32 (p47) - *Diogène le Cynique* : philosophe grec (413-327 av. J.C.). Il méprisait les richesses et les conventions sociales, et avait pour logis habituel un tonneau. Alexandre, à Corinthe, lui ayant demandé s'il désirait quelque chose : "Oui, répondit le Cynique, que tu t'ôtes de mon soleil". Il professait un si profond dédain pour l'humanité qu'on le rencontra un jour, dans les rues d'Athènes, en plein midi, une lanterne allumée à la main, déclarant : "Je cherche un homme".

33 (p49) - *Paulo majora canamus* : "chantons des choses un peu plus élevées" (Virgile). Locution servant de transition pour passer d'un sujet à un autre plus important.

34 (p49) - *L'abbé Sieyès* (1748-1836), homme politique, lutta dès 1789 pour l'avènement du Tiers Etat.

35 (p49) - *Eurotas* : fleuve arrosant la plaine de Sparte. Les Spartiates l'adoraient comme un dieu et lui donnaient le nom de *Fleuve-Roi*.

Les nouveau-nés contrefaits ou infirmes y étaient jetés.

36 (p55) - *Le Comte Joseph de Maistre* (1753-1821), écrivain philosophe, contre les "idéologues", il opposa à la raison la foi et l'intuition. Représentant de l'illuminisme.

## TABLE DES MATIÈRES

1	Préface.
4	Reproduction d'une page manuscrite.
6	Dr <i>Timothée Courtois</i> .
7	Notes biographiques sur le Dr <i>Courtois</i> .
12	"Biographie".
15	Carrières et troglodytes de la vallée de l'Oreuse. Troglodyte (définition).
17	Carrières et troglodytes de la vallée de l'Oreuse. Thorigny-sur-Oreuse.
21	Les cavernes. Cavernes historiques.
26	Cavernes habitées.
29	Généralités sur les troglodytes.
34	Comment devient-on troglodyte ?
23	Les habitants des cavernes de Villechat.
40	Les habitants de la retraite de Tirelouse.
43	Troglodytes de Thorigny.
44	Les hôtes du ravin de Fleurigny.
45	Habitants de la caverne de La Postolle (les bêtes de la caverne de La Postolle).
46	Les troglodytes de La Borde.
48	Les habitants des carrières de Michery.
49	Quelques réflexions sur l'état social.
53	Conclusion.
57	Carte de la région.
59	Lexique-appendice.
65	Photographies de la "Crayère à Macat".
67	Photographie de la "Ravine à Colletat".